

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 10 de chaque mois)
France: 1^{er} 40 fr. 3^e 35 fr. 6^e 30 fr. 9^e 25 fr.
Étranger: 1^{er} 45 fr. 3^e 40 fr. 6^e 35 fr. 9^e 30 fr.
Du 1^{er} au 10 de chaque mois: 1^{er} 10 fr. 3^e 8 fr. 6^e 7 fr. 9^e 6 fr.
Les manuscrits non rendus ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

L'ARRIVÉE DES TROUPES RUSSES A MARSEILLE



L'union intime, la communauté de vues, la résolution commune d'aller ensemble jusqu'au bout, France et Russie, la main dans la main, sont consacrées par ce débarquement des soldats du tsar qui, acclamés par la population marseillaise, vont s'en aller, sur les champs de bataille, à côté des Anglais, des Belges et des Serbes, préparer et remporter de nouvelles victoires.

Pour sauver notre élevage national

II

Nous avons dit précédemment que 500.000 francs de prix attribués par les grandes Sociétés de courses à des « épreuves de classement » — c'est-à-dire à des épreuves données loin de Paris, en petit comité, et avec l'interdiction formelle de jouer — équivalaient au don réel de plusieurs millions, à cause de la « plus-value » accordée aux chevaux qui pourraient ainsi démontrer leur mérite, et à cause aussi des transactions, du marché immédiatement créé, recréé plutôt. En restituant la « classe » aux chevaux par des épreuves régulièrement disputées et contrôlées sur un hippodrome, l'on rendrait du même coup aux animaux de sang, aux futurs reproducteurs, une grande partie de leur valeur appréciable en argent, c'est bien évident; et cela sans presque bourse délier, et malgré la modestie des prix alloués : le seul fait d'avoir battu tel ou tel concurrent suffisant à « classer » le rival heureux.

Certes. Toutefois, les grandes Sociétés de courses pourraient répondre : « Mais de quoi vous mêlez-vous là ? Nous savons régler l'emploi de nos capitaux, sans que vos conseils nous soient aucunement utiles. Qui vous autorise, d'ailleurs, à nous croire si riches ? Et puis, nous avons d'abord à soutenir notre magnifique hôpital de la rue Oudinot : ce sont là des frais gigantesques ».

Nul n'y contredit. L'hôpital de la rue Oudinot provient d'une somptueuse et royale générosité des grandes Sociétés. Il fait infiniment honneur à leur patriotisme et à leur dévouement. Cependant un autre devoir leur incombe. non beaucoup moins patriotique, et fort impérieux : protéger, améliorer — il faut même écrire aujourd'hui « sauver » — notre élevage national. En négligeant l'une des deux obligations en faveur de l'autre, les Sociétés ne rempliraient pas leur but et serviraient mal l'avenir économique et militaire du pays.

Leur argent, s'écrieront certains, n'est pas inépuisable : on ne peut leur demander sans trêve ni mesure des sacrifices !...

Mais, pardon : une légende court dans le public. On assure que la plupart des Sociétés ont d'importants fonds dits « de réserve », six à douze millions peut-être par Société. Or, à quel moment plus favorable que celui-ci faire donner la réserve ? Jamais ce terme de guerre ne se sera mieux appliqué. Sans doute ces fonds se trouvent-ils placés en 3 0/0 et ne sont actuellement guère négociables; si l'on prétendait les réaliser, de grosses pertes en résulteraient. Il se peut... Toutefois les intérêts de ces sommes demeurent et seraient largement suffisants, puisque les faibles prix des épreuves de classement ne serviraient que de prétexte à rétablir un marché, comme à permettre de restituer aux chevaux la « classe » sans quoi ceux-ci ne signifient plus grand-chose.

En outre, quel propriétaire éleveur, ayant un compte créditeur à la puissante et imposante Société d'Encouragement par exemple, ne trouverait ailleurs du crédit, et exigerait impérieusement ses fonds de ladite Société avant la fin des hostilités ?... Bref, si la Société Sportive avait, à elle seule, offert 100.000 francs pour des prix d'épreuves de classement, on en peut déduire à quelle somme relativement considérable atteindraient ensemble toutes les Sociétés.

Avec une discrétion très honorable, les propriétaires des grandes écuries se sont récriés : « Non, non, point d'épreuves en ce moment ! Nous avons, en effet, moyennant des sacrifices d'argent, pu conserver presque tous nos bons chevaux : nous gagnerions tout, ce serait injuste !... »

S'ils gagneraient tout, c'est à savoir. Beaucoup de chevaux demeurent dans les petites écuries. Le Grand Prix de Saint-Sébastien, à courir cet été, a réuni 117 chevaux français engagés, appartenant à 58 écuries situées en France : c'est là un chiffre. En outre, il y a la « glorieuse incertitude du sport ». Et puis, admettons que les grandes écuries gagnent le plus souvent : ce serait, d'une part, assez juste, puisqu'elles supportent les plus gros frais; d'autre part, nous sommes en guerre, et ce qui importe, ce n'est point du tout le bel équilibre d'un programme sportif, mais bien de sauver notre élevage national en danger. Allons au plus pressé.

Marcel Boulenger.

Ce que l'on dit

En attendant...

Non, ce n'est pas encore « une nouvelle note » que, cette fois, M. Wilson a envoyée à l'Allemagne! C'est le plus net des ultimatums, accompagné, devant le congrès des Etats-Unis, dans la forme la plus solennelle, du plus ferme et du plus viril commentaire : on sent que la résolution du président est inébranlable : que l'Allemagne abandonne ses présentes méthodes de guerre sous-marine ou bien ce sera la rupture des relations diplomatiques.

Cependant, l'ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, M. Bernstorff, annonce gaillardement qu'il ne s'attend point à cette rupture et que tout s'arrangera. Même, d'après une information si singulière qu'on hésite à la croire fondée, il jouerait à la hausse, et publiquement, à la bourse de New-York, sur les valeurs américaines, afin de bien montrer qu'il compte sur une détente! Son ambassadeur se transforme en spéculateur pour servir les intérêts diplomatiques de son pays, l'Allemagne nous réservant encore cette surprise!

Certes, la détente peut se produire; mais il faudrait pour cela que l'Allemagne cédât, cédât réellement, sans aucune de ses précédentes hypocrisies, sur les points si clairement déterminés par l'ultimatum et le discours de M. Wilson. Ce n'est pas absolument impossible, mais c'est difficile : l'opinion allemande s'est déclarée avec énergie en faveur de la guerre sous-marine telle qu'elle est actuellement menée, et M. de Bethmann-Hollweg a pris à cet égard, devant le Reichstag, des engagements auxquels il lui sera malaisé de se soustraire. Si, toutefois, il s'y décide, c'est qu'il se décidera en même temps à affronter une crise de politique intérieure à la place d'un conflit avec les Etats-Unis; l'alternative est grave. Ulcéré par la gêne économique qui résulte du blocus de l'Allemagne par l'Angleterre, le peuple allemand compte sur ses sous-marins pour resserrer contre l'Angleterre un blocus analogue, dont l'efficacité se révèle par l'élévation grandissante du prix du fret. Il n'abandonnera pas sans peine cet espoir de représailles.

Pourtant, comme les Etats-Unis ont déjà amorcé des conversations avec les autres Etats neutres qui souffrent de la guerre sous-marine et qu'une entente de tous ces Etats neutres pourrait avoir pour l'Allemagne des conséquences graves, il n'est pas tout à fait hors des prévisions que celle-ci renonce à jouer son jeu inhumain.

Pierre Mille.

Aussi âgé que soit le plus âgé d'entre nous, ce n'est pas lui qui a inventé l'usage des œufs de Pâques. Nous le tenons de très vieux aïeux, soucieux eux-mêmes des traditions de l'antique.

Une coutume moyenâgeuse voulait que tout seigneur ou châtelain rompit avec ses vassaux l'œuf de Pâques. Ce jour-là, chevaliers et manants étaient admis devant le Maître et recevaient de sa main la moitié d'un œuf dur. Mais, tandis que les vassaux étaient tenus de manger leur part entière, le suzerain portait tout simplement la sienne à ses lèvres.

A la cour de France, le lundi de Pâques était marqué par de solennelles distributions d'œufs, accueillies avec d'autant plus de joie qu'alors, pendant tout le carême, les œufs étaient rigoureusement défendus.

En Russie, l'échange de vrais œufs entre l'empereur et le peuple s'est prolongé jusqu'à nos jours; mais, pour le tzar, ce présent par trop modeste se rehaussait d'un cercle d'or.

A Paris, la mode des vrais œufs de Pâques a dégénéré pour le triomphe des confiseurs. Aujourd'hui, un œuf « nature » nous paraîtrait un cadeau plus que médiocre; et un œuf artificiel tire toute sa valeur de la surprise enclose dans sa coquille de sucre ou de chocolat.

Les guinguettes des bords de la Seine n'ont pas attendu jusqu'à Pâques pour faire leur réouverture : c'est qu'elles sont pressées d'offrir au public une nouvelle attraction...

Dans toute la banlieue riveraine, on peut lire sous les bosquets où l'on mange de la friture cette

pancarte alléchante : « Avis aux personnes devant voyager en mer pendant la guerre sous-marine. — Ici on apprend à se servir des ceintures et bouées de sauvetage! — Prix : 0 fr. 50. »

Ce n'est pas cher!

Une cabine spéciale recèle la bouée de liège, munie de cordelettes à nœuds, des corsets en plaques de liège, des coussins en caoutchouc gonflé d'air, etc., etc.

Les modèles sont peut-être un peu anciens et nous ne jurons pas qu'ils n'ont pas été découverts à la foire à la ferraille... Mais ce détail n'est d'aucune importance.

L'« attraction » a un succès fou.

Au reste, est-elle si nouvelle?... En 1610, au milieu de l'enthousiasme de la foule, le premier bateau de sauvetage fut expérimenté... sur le bassin des Tuileries!

Ce serait un bien gros livre à la fin de l'année que celui qui relaterait tous les faits de tous genres que l'on peut observer journellement dans le Métro. Excelsior en a déjà relevé plusieurs, et voici un nouveau chapitre que l'on pourrait appeler *La Mendiant du Métro*.

Donc, la Mendiant a pris un ticket comme tout le monde, car sa manière ultra-moderne de « tendre la main » exige une petite mise de fonds. Elle est nu-tête, a des cheveux gris, une robe défraîchie, des souliers fatigués, mais aucune infirmité. Elle monte en seconde classe, aux heures où l'affluence très diminuée permet à tout le monde d'être assis.

Dès qu'un voyageur se lève, la Mendiant se hâte vers cette place vide. Et alors à ses voisins, l'un après l'autre, elle présente, sans un mot, une petite feuille de papier. On y lit l'énumération des plus « authentiques » malheurs que cette guerre, pourtant si fertile en la matière, ait causés, plus une demande de secours.

Bien souvent, les lecteurs secouent la tête et rendent le papier, sans plus. Quelques-uns mettent la main à la poche. Un seul mot coupe alors cette scène muette : « Merci ! » dit la Mendiant qui se lève et va recommencer un peu plus loin son petit manège.

La mendicité est interdite au grand soleil. Elle est pourtant plus sympathique que cette façon souterraine d'exploiter de soi-disant malheurs.

Il y a, en ce moment, deux pays neutres dont la situation est bien difficile : la République d'Andorre et la République de Tavolara. La première est sous la suzeraineté de la France, la seconde est liée par la reconnaissance à l'Italie qui proclama son indépendance en 1891. On connaît l'Andorre et ses usages, mais les 60 habitants de l'île de Tavolara sont plus ignorés!

Pour qui vont-ils prendre parti ?

Car ils sont les seuls des Etats neutres qui n'aient pas donné notification officielle de leur neutralité.

On n'a plus le temps de lire, à notre époque moderne!

Alors, voici qu'en Italie on joue « Roland furieux » sur les théâtres de marionnettes, et qu'en Espagne « Don Quichotte » fait la conquête du cinéma!

Depuis quelques jours, à Palerme et à Naples, des « guignols » représentent avec fidélité, devant la marionnette et les débardements du port, les aventures merveilleuses d'« Orlando furioso ». Une marionnette mime son désespoir de n'être pas aimée par la belle Angélique, revêtue d'éblouissants oripeaux. Les Sarrasins, naïvement transformés en nègres, les enchanteurs, un hippogriffe en carton, dont les yeux rouges sont simulés par deux grains de grenade, achevant l'interprétation théâtrale de l'épopée de l'Arioste.

Quant à Don Quichotte, son entrée au cinéma espagnol se fait avec beaucoup plus de pompe, la municipalité de Madrid ayant accordé à l'entreprise une forte subvention. Les Madrilènes applaudissent et jettent des fleurs lorsque se dessinent sur l'écran les moulins à vent immortels, lorsqu'apparaît, armé de sa lance, le chevalier de la Triste Figure!

Mais que dit le sage Sancho de se voir au cinéma? Il doit penser que voilà sa plus drôle aventure!

Décidément, les chefs-d'œuvre trouvent toujours moyen de rajeunir!

Le Veilleur

Journal d'un neutre

Bien que la pensée allemande soit organisée et disciplinée fortement, elle me paraît sujette par exception à des inconséquences. Ainsi, je lis à tout bout de champ dans les gazettes de Cologne, de Francfort, de Voss, et autres :

« Germania, renonce à sa naturelle sensibilité. »

La Germania y renonce, en ce sens qu'elle n'hésite pas à rendre la guerre plus atroce afin de la rendre plus courte, et qu'elle ne s'abstient pas du sang de victimes innocentes mais utiles, sans considérer l'âge ou le sexe.

Mais elle trahit, si j'ose dire, le bout de l'oreille. J'entends qu'elle se montre personne sensible en faisant chatoilleusement état des sentiments qu'elle inspire à autrui. Les Français mêmes sont-ils plus chatoilleux en cette matière? J'aperçois entre les deux peuples cette unique différence, que les Français veulent être aimés et que les Allemands se piquent d'être haïs.

Cette différence, qui aux yeux du vulgaire est capitale et semble même une contradiction, est aux yeux du philosophe une réelle identité; vu que haine et amour sont deux passions, et peu importe qu'elles soient aux deux pôles du cœur, si je les envisage non comme haine ou amour selon leur spécialité, mais en tant que passions selon la généralité du terme.

Je ne veux pas pousser plus loin cette digression métaphysique. Je m'attarde trop volontiers dans ces chemins de montagne quand je m'y engage, car je suis si intellectuel!

Je me pose cette question délicate : que me commande la neutralité? Dois-je impartialement satisfaire au désir des deux belligérants, c'est-à-dire aimer l'un et haïr l'autre, profitant ainsi de la compatibilité de leurs desiderata, qui est vraiment une chance? Ou bien, neutralité est-elle indifférence rigoureuse et par définition?

Ce qui tranche est que les sentiments ne se commandent pas. Je ne saurais haïr l'Allemagne, à qui je dois mon remarquable développement. J'avoue que je ne laisse pas d'aimer les Français, mais non pas si tendrement qu'ils souhaitent, qu'ai-je dit! qu'ils exigent d'être aimés.

Tout pesé, l'indifférence me paraît seule convenir à un juge, outre qu'elle est plus commode. Je me représente Neutralité (si je symbolise) comme un sommet de mon pays, par exemple la Jungfrau. Les neiges n'y sont pas moins éternelles qu'immaculées. Quand on les voit de loin, elles éblouissent. Mais on ne les voit presque jamais, notamment d'Interlaken, parce que la nappe des nuages se tient au-dessous du nœud culminant.

Cette ingénieuse allégorie doit faire comprendre pourquoi tant de malintentionnés disent : « Il n'est pas de véritables neutres. » Il en est, mais on ne les voit guère, sauf entre deux éclaircies; et tous les voyageurs savent bien qu'à Interlaken il fait plus souvent pluie que soleil.

La foule profane n'aperçoit que les neutres intermédiaires, les neutres à mi-côte, qui à mon sens ne sont pas neutres du tout; car cette manière d'être ne se conçoit que dans l'absolu, elle répugne au relatif. Comme le sarcastique romancier Rudolf Stratz, je refuse d'appeler neutres les pays où le gouvernement observe une neutralité officielle et où l'opinion publique se déclare pour l'un ou l'autre, d'autant que c'est presque partout pour les Français. Ah! ils veulent être aimés!

Pourrais-je me targuer encore de la propriété d'expression, qui est le mérite de mon style, nullement prétentieux à tous autres égards, le pourrais-je encore si je persistais à qualifier de neutre la République des Etats-Unis, après avoir lu le manifeste signé par cinq cents notables américains? Et le nombre fut limité!

J'ai beau me rappeler que le Seigneur, en sa clémence, eût consenti d'épargner la ville maudite si le patriarche y avait seulement découvert dix justes, je n'appellerai plus neutre ce pays même si j'y compte dix neutres individuels; et il y a apparence que j'atteindrais facilement ce chiffre ou que je le dépasserais.

La prudence même, la patience, et si je peux risquer ce mot, l'imperturbabilité de l'illustre président ne peuvent plus leur la balance droite après ce manifeste des cinq cents notables. Ils osent dire aux peuples des nations alliées :

« Notre jugement soutient votre cause, nos sympathies et nos espérances sont avec vous dans cette lutte. »

Ceci n'est pas à double sens, et ne saurait être interprété par le doute. Moi-même j'en ai reçu un choc.

Une phrase surtout m'a fait perplexé. Ils disent : « Le bien de la civilisation, pour laquelle l'Allemagne a tant donné, et les plus hauts intérêts de l'Allemagne même, veulent que dans ce conflit l'Allemagne soit battue. »

Cette idée n'est-elle point paradoxale? Ou peut-être ironique? Je demanderai à un Allemand ce qu'il en pense. Je vais me mettre en quête d'un Allemand dans mes courses, s'il en reste. Je n'aurai peut-être une trop de peine à en trouver un, ou plusieurs.

P. C. C.

Abel Hermant.

LA BATAILLE DE VERDUN

**Échec des attaques allemandes;
succès des attaques françaises**

Après l'insuccès de leur diversion sur les Eparges, les Allemands sont revenus au secteur du nord, qui reste le foyer principal des opérations contre Verdun. Ils y ont éprouvé un nouvel échec.

Nos positions du plateau de Douaumont sont établies à peu près en ligne droite de l'ouest à l'est, entre la ferme de Thiaumont et l'étang de Vaux. C'est cette ligne, longue de 2 kilomètres, qui a été violemment attaquée dans la soirée de jeudi. Elle n'a été enflammée qu'à son extrémité orientale, vers l'étang de Vaux. Mais nos contre-attaques nous ont rendu, au cours de la nuit, tout le terrain perdu.

Nous avons progressé, d'autre part, à l'ouest du plateau de Douaumont, dans le bois d'Haudromont. Ainsi, malgré tous ses efforts et tous ses sacrifices, l'ennemi se trouve non seulement incapable de mordre sur nos positions principales, mais de garder contre nos attaques le terrain si péniblement conquis durant les deux premières semaines de la bataille.

Telle est la situation après deux mois de luttes acharnées. Quel témoignage plus éclatant pourrait-on souhaiter de la valeur de l'armée française?

« Le moral de l'armée française n'a sans doute jamais été aussi élevé depuis un siècle. En la voyant à l'œuvre, on se croit transporté à l'époque de Napoléon. Les moyens ont changé, les hommes sont les dignes fils de ceux qui ont conquis l'Europe. » Des officiers russes s'entretenaient ainsi, jeudi, sur le port de Marseille, sans se douter qu'un Français comprenait leurs paroles.

L'épreuve de la guerre a été terrible pour nous et n'est pas terminée. Mais déjà une gloire immortelle nous est acquise, et la gloire n'est pas un vain mot.

Jean Villars.

La réforme de l'heure au Sénat

Les bureaux du Sénat se réuniront cet après-midi pour nommer la commission chargée de l'examen de la proposition de M. Honnorat relative à la réforme de l'heure.

Comme la Haute-Assemblée va prendre, d'autre part, des vacances, l'examen de la proposition ne paraît pas pouvoir venir avant la rentrée, c'est-à-dire avant quelques semaines.

LES CARICATURISTES ALLEMANDS manquent de flair



D'après le Kladderadatsch.

Les journaux allemands publiaient ces temps-ci force dessins ayant trait aux embarras des Etats-Unis. Témoin celui que nous reproduisons et qui représente l'Oncle Sam, pris au lasso par le Mexique, tandis qu'il fouille du regard l'horizon de l'Atlantique.

On a vu que le souci des événements mexicains n'a pas empêché l'Oncle Sam de parler net à Berlin.

Ayuntamiento de Madrid

LES ALLEMANDS sont moins prompts à répondre qu'à torpiller

Ils demandent aux Etats-Unis de leur laisser 15 jours de réflexion

WASHINGTON, 21 avril. — Le comte Bernstorff a eu hier, avec M. Lansing, un entretien de vingt minutes, dont l'objet était la date de la réponse du gouvernement allemand.

On assure que l'accord n'a pas pu s'établir à ce sujet. L'ambassadeur d'Allemagne a tenté de faire valoir qu'en raison des fêtes de Pâques il y



M. GERARD

ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, qui se résigne, sans peine, à ne pas prendre quinze jours de vacances pour Pâques.

avait pour le gouvernement allemand impossibilité matérielle à donner sa réponse avant douze ou quinze jours.

Au surplus, et évidemment pour gagner du temps, il désirait savoir si une déclaration sur la politique sous-marine générale, déclaration qui serait faite immédiatement et ressemblerait à celle de janvier concernant les opérations en Méditerranée, serait acceptée par le gouvernement américain.

M. Lansing a répondu qu'il préférerait attendre la réponse à la note. A l'égard des délais admissibles, il s'est montré réservé; mais on assure que, relevant les termes d'impossibilité matérielle dont s'était servi l'ambassadeur, il déclara qu'on ne pouvait considérer comme cas d'impossibilité matérielle que l'impossibilité effective des communications par câble.

Le bruit a couru, par contre, que Berlin avait chargé son ambassadeur d'informer le gouvernement américain que toutes ses réclamations étaient acceptées. Cette information, évidemment prématurée, ne mérite par cela même que peu de créance.

Les Américains croient la guerre inévitable

LONDRES, 21 avril. — On mande de Washington à la Morning Post que la guerre est maintenant considérée comme inévitable, bien qu'un faible espoir reste encore à un petit nombre d'optimistes qui croient que l'Allemagne donnera satisfaction aux demandes du gouvernement américain.

Mais ceux-là même sont découragés par suite de la déclaration très nette du comte Bernstorff disant que l'Allemagne n'abandonnera pas la campagne sous-marine. L'idée de la guerre ne soulève ni enthousiasme ni surexcitation chauvine dans le pays, qui est pourtant prêt à soutenir M. Wilson si la guerre est imposée aux Etats-Unis pour défendre un principe, ses droits et son honneur.

La rupture des relations diplomatiques est envisagée sans aucune appréhension par les banquiers américains.

Von Igel avait un plan tout prêt pour faire sauter les aqueducs de New-York

NEW-YORK, 21 avril. — Des gardiens ont été placés en grand nombre hier soir pour protéger le service des eaux de la ville de New-York.

Ces précautions ont été prises en raison des faits révélés par les documents saisis mardi dernier et appartenant à Wolff von Igel, ancien secrétaire du capitaine von Papen. Les documents contenaient des plans pour faire sauter les différents aqueducs conduisant l'eau à New-York.

D'autre part, deux professeurs, Louis Goldber-

ger et Frank Pickelaky, ont été arrêtés pour espionnage dans l'Etat de la Caroline du sud.

Le comte Bernstorff redoute les révélations

Nrw-York, 21 avril. — Les photographies de la correspondance et des pièces saisies chez von Igel ont été envoyées à Washington afin de permettre au comte Bernstorff de reconnaître ce qui appartient à l'ambassade.

Les fonctionnaires estiment que le comte Bernstorff se gardera de revendiquer certaines pièces qui sont de nature à impliquer des personnages de son entourage dans des complots sensationnels.

La réclamation du comte Bernstorff de l'exterritorialité du local occupé par von Igel n'est pas encore admise, personne n'ayant jamais entendu dire, avant l'arrestation, que le local était une dépendance de l'ambassade d'Allemagne, mais le libellé du bail pourra servir à trancher la question.

AUTOUR DE SALONIQUE

Nos avions bombardent avec succès des organisations allemandes

SALONIQUE, 20 avril. — Dans la nuit du 17 au 18, des avions français ont bombardé les campements allemands de Négotin et de Podgoritza.

Dans la nuit du 18 au 19, d'autres avions français ont bombardé les casernements allemands de Guevgueli.

Dans la nuit du 19 au 20, nos avions bombardèrent successivement les hangars d'aviation de Négotin, le campement de Pédagasi et la gare de Strumitza. Presque tous les obus ont atteint leur but.

CHEZ NOS ALLIES RUSSES

Nous avons annoncé il y a quelque temps que le général Ivanof, après avoir commandé en chef les armées opérant contre l'Autriche, avait demandé au tsar d'être relevé de son commandement.

Aujourd'hui nous parvient le texte de la lettre



LE GÉNÉRAL IVANOF

par lequel le tsar, tout en accédant à la demande du général Ivanof, le remercie des services rendus par lui à la patrie. Nous en détachons les dernières lignes :

Ces pénibles mois de travaux incessants ont sapé votre santé et vos forces. Condescendant à votre désir, je vous libère avec tristesse de votre commandement et de la direction des opérations à venir et je vous appelle en qualité de membre du Conseil d'Empire. Mais, désireux de conserver en vous la collaboration enrichie par l'expérience pour diriger la grande guerre, je vous attache à ma personne, persuadé que vous continuerez à ce nouveau poste à consacrer tous vos soins pour arriver au but grandiose : la victoire.

Avec mon profond respect et ma cordiale reconnaissance.

NICOLAS.

Il nous paraît intéressant de publier ce document au moment où un contingent allié vient, du front oriental, combattre à nos côtés sur le front occidental.

(Lire plus loin : Les Russes à Marseille.)

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Vendredi 21 Avril (628^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — A l'ouest de la Meuse, l'attaque menée hier par nos troupes dans la région du Mort-Homme a progressé au cours de la nuit. Nous avons, en outre, enlevé une tranchée à la lisière nord du bois des Caurettes. Nous avons fait prisonniers quatre officiers et cent cinquante soldats.

A l'est de la Meuse, le bombardement violent de nos positions a été suivi, en fin de journée, d'une puissante action offensive de l'ennemi sur un front de 2 kilomètres entre la ferme Thiaumont et l'étang de Vaux. Les Allemands, qui avaient réussi à prendre pied dans nos lignes au sud du fort de Douaumont et au nord de l'étang, ont été complètement refoulés par nos contre-attaques de nuit. Deux mitrailleuses et quelques prisonniers sont tombés entre nos mains.

A l'ouest de Douaumont, dans le secteur sud du bois d'Haudromont, nous avons également progressé. Nous avons délivré quelques prisonniers français blessés et pris une vingtaine d'Allemands.

Nuit calme sur le reste du front, sauf dans la région du bois Le Prêtre, où notre artillerie s'est montrée assez active.

VINGT-TROIS HEURES. — En Argonne, à la cote 285 (Haute-Chevauchée), nous avons occupé la lèvre nord d'un entonnoir provoqué par l'explosion d'une mine allemande.

Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement violent de nos nouvelles positions du Mort-Homme.

Sur la rive droite, intense activité de l'artillerie ennemie depuis la Meuse jusqu'au fort de Vaux.

En Woëvre, vive canonnade dans les secteurs d'Ex, de Chatillon et de Ronvaux.

Aucune action d'infanterie.

Une de nos pièces à longue portée a bombardé la gare de Vigneulles-les-Hattonchâtel, au nord-est de Saint-Mihiel. Au nord de Regniéville, nos batteries ont dispersé des convois sur la route de La Marche à Nonsard.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

Communiqué italien

ROME, 21 avril. — (Commandement suprême) :

Activité intermittente des artilleries sur tout le front et rencontres fréquentes d'aéroplanes.

On signale de petites rencontres d'infanterie dans le haut Astico, dans la vallée de Sugana et dans le haut Cordevole. Elles nous ont donné une trentaine de prisonniers.

Dans la zone du Monte-Nero, nous avons repoussé, dans la nuit du 19 avril, des détachements ennemis qui tentaient de lancer des bombes contre nos lignes sur Mersali et Sienna.

Dans l'après-midi d'hier une escadrille de nos avions a bombardé, près de Trieste, une station d'hydroplanes sur laquelle elle a lancé une soixantaine de grenades-mines avec des résultats visiblement très efficaces.

Nos aéroplanes sont rentrés indemnes

Au col di Lana un bataillon autrichien entier a été anéanti

ROME, 20 avril. — Le communiqué italien d'hier annonçait la conquête de la dernière cime du col di Lana, que les Autrichiens tenaient encore.

D'après une dépêche du front à l'Idée Nazionale, cette opération brillante est due avant tout au génie militaire.

Depuis quelque temps, le génie militaire préparait en silence une gigantesque galerie creusée dans la profondeur de la montagne, dans la direction du côté occidental du col di Lana, vers le mont Sief.

Une énorme mine de plusieurs tonnes d'explosifs y fut déposée et allumée dans la nuit du 17 au 18 avril.

L'effet fut effroyable : toute la partie occidentale du Col di Lana fut réduite en ruines, tandis que le bruit de l'explosion se répercutait sur les montagnes avoisinantes.

On estime que la garnison autrichienne de chasseurs impériaux était d'un bataillon.

Comment la crise anglaise a été conjurée

M. Henderson, ministre travailliste, est le promoteur de l'accord.

LONDRES, 21 avril. — Les journaux sont unanimes à exprimer leur satisfaction au sujet de l'accord qui écarte la crise; ils sont unanimes également à certifier que la même impression de soulagement patriotique est ressentie dans tous les milieux sans exception.

C'est un résultat, dit entre autres le Daily Telegraph, auquel peu de gens s'attendaient; mais il est en harmonie avec la réputation historique des hommes d'Etat anglais de trouver une solution sage dans des situations difficiles.

Non seulement la coalition reste intacte, mais son prestige sera certainement augmenté par le fait même qu'elle a pu, dans une question de la plus haute gravité, arriver à une décision vraiment unanime.

Le cabinet entier s'est engagé maintenant en faveur de la conscription générale si une campagne rapide de recrutement ne produit pas le nombre d'hommes nécessaires.

De même, tous les journaux sont d'accord pour rendre au ministre travailliste, M. Henderson, cette justice que l'heureux accord qui s'est produit lui est dû en grande partie. C'est de lui qu'est



M. HENDERSON

la formule acceptée des milieux travaillistes et approuvée sans réserve par les chefs militaires et dont le sens est que le vote du service obligatoire devra être demandé au Parlement dès qu'on aura constaté qu'il est nécessaire pour obtenir le chiffre de recrues jugé suffisant par les chefs de l'armée. L'obligation du service admise en principe suffit à M. Lloyd George et aux chefs militaires; la clause du vote par le Parlement suffit aux organisations travaillistes : M. Henderson a répondu d'elles.

Il est donc considéré comme l'auteur principal de l'entente dont le pays se félicite tout entier.

Ce que le conseil supérieur de l'armée demande

LONDRES, 21 avril. — Selon les Daily News, la décision du cabinet pourrait amener l'obligation générale du service militaire dans deux ou trois mois, car le conseil supérieur de l'armée demande cinquante mille hommes, le premier mois, et ensuite quinze mille hommes par semaine jusqu'à la fin de l'année.

Le même journal ajoute que le parti travailliste n'a jamais émis de vœu contre le service obligatoire; il n'a fait que demander que le fait et la situation soient soumis au Parlement en séance secrète.

C'est, en effet, du parti travailliste qu'émane la demande de séance secrète, innovation sans précédent en Angleterre et dont voici les motifs ainsi que les conditions :

Pourquoi la séance secrète?

La seule raison de la séance secrète de mardi prochain est que les travaillistes estiment que le Parlement doit de toute nécessité être informé des faits généraux, des particularités et des chiffres servant de base à la décision du cabinet, mais dont il reconnaît que l'exposé public n'est ni désirable ni possible.

Au reste, en vue d'assurer l'observation du secret, un ordre en conseil sera publié, déclarant que la publication des faits révélés dans la séance secrète du Parlement sera punie comme un délit criminel.

Un livre qui fait grand bruit aux Etats-Unis

" La chute de l'Amérique après la guerre européenne "

Au moment où la curiosité générale est tendue vers le différend germano-américain — à la veille de dégénérer en rupture — il est peut-être intéressant de parler d'un livre paru il y a quelque temps à New-York et qui a fait une très grande impression dans toute l'Amérique.

L'auteur en est M. J. Bernard Walker, éditeur du *Scientific American*, et son titre : *La chute de l'Amérique après la guerre européenne*.

Loin de flatter l'amour-propre de ses concitoyens, M. Walker leur dit brutalement ses opinions et ses convictions. Il ne formule pas de prophéties à longue échéance, mais il suppose les événements qui se produiront tout de suite après la guerre européenne et précisément au mois d'avril 1916, par la volonté de Guillaume II, dont la fermeté, la méthode et le manque absolu de scrupules forment un terrible contraste avec l'indolence de l'effort militaire américain.

Au cours de l'automne 1915, la Hollande ayant déclaré la guerre à l'Allemagne, une puissante armée néerlandaise franchit la frontière, prend les Allemands de flanc et s'empare des usines Krupp, à Essen.

Privé de ses ravitaillements d'armes et de munitions, le kaiser se voit acculé à la paix et accepte la médiation de la Suisse. Par le traité de Genève, l'Allemagne s'avoue battue et paiera aux Alliés une indemnité de 15 milliards de francs.

Mais, au lendemain de la signature du traité, le kaiser réunit ses conseillers et leur annonce que rien n'est perdu pour l'Allemagne.

En effet, il a signé une convention secrète avec l'Angleterre qui lui laisse toute liberté d'action en Amérique, en échange de son désintéressement en Asie.

Guillaume II fait connaître en même temps qu'il a acheté secrètement au Danemark l'île de Saint-Thomas, dans les Antilles. Après quoi l'empereur allemand expose son plan dont l'auteur américain raconte ensuite l'exécution.

Sous prétexte de faire de grandes manœuvres en pleine mer, la flotte allemande, qui est intacte et plus puissante que la flotte américaine, prend le large, cependant que d'innombrables navires marchands allemands (rendus libres par la paix) embarquent en cachette des troupes et se dirigent vers l'Amérique.

De son côté, la presse allemande commence, dès le 20 mars, à parler de l'achat éventuel de Saint-Thomas, et le 31 mars la bombe éclate; l'île est achetée par l'Allemagne qui en fera une position navale de premier ordre.

Aux Etats-Unis l'émotion est immense. Le président réunit ses ministres; et le secrétaire d'Etat qui revient de faire des conférences dans le pays sur ce sujet : « Les dangers du militarisme » ignore les projets allemands. Les secrétaires à la Guerre et à la Marine avouent immédiatement que ni l'armée ni la flotte ne sont prêtes.

Le Conseil prend fin sans avoir rien décidé et, six heures plus tard, arrive la déclaration de guerre de Berlin.

Pendant la nuit du 31 mars au 1^{er} avril, les sous-marins allemands pénètrent dans le port de New-York, coulent les navires de guerre, inondent les bassins, détruisent les arsenaux, etc.

A la même heure, d'autres navires allemands font sauter les écluses du canal de Panama et s'emparent de la station de T. S. F. de Key West.

A l'aube du 1^{er} avril, les premiers transports allemands arrivent en vue des côtes américaines. Deux d'entre eux remontent le fleuve Schuylburg et débarquent mille hommes qui prennent d'assaut le fort de Hancock.

Les forts de Hamilton et de Wodsworth tombent aussi sans presque combattre aux mains de l'ennemi qui s'empare de la sorte, en les prenant par derrière, des fameuses batteries d'obusiers énormes placées devant New-York pour défendre la ville du côté de la mer.

Profitant de cela, une escadre allemande de dreadnoughts franchit les barrières et jette l'ancre dans Upper Bay, menaçant de ses canons la ville immense. L'amiral fait connaître ses volontés: New-York devra payer un impôt de guerre de 5 milliards de dollars. Les New-Yorkais refusent. Le bombardement commence et, après deux heures, la ville capitule.

Nous sommes au 2 avril. Boston tombe de façon analogue. Washington est pris par un corps de 5.000 cyclistes débarqués à Annapolis.

Un combat naval a lieu, le 5, en pleine mer. La flotte américaine est détruite et, le 15 avril, 200.000 Allemands ont débarqué sur le sol de la Confédération.

Le gouvernement s'est transféré à Pittsburg où

les forces fédérées, 28.000 réguliers et 42.000 hommes de la milice, sont battues par l'ennemi, fort de 100.000 hommes.

Le gouvernement fuit à Cincinnati. Il y est rejoint par un envoyé du général allemand qui, en plus des huit milliards de dollars extorqués à New-York et, chemin faisant, aux autres villes, en exige encore 12 des autorités centrales.

Le président, après s'être consulté avec ses ministres, reconnaît l'impossibilité de toute résistance et décide de payer l'indemnité de guerre aux Allemands et de l'enregistrer sur le Grand Livre de la Dette Publique, comme « prix payé pour apprendre le devoir national d'être toujours prêts militairement. »

G.-G. Z.

L'INCIDENT EST CLOS

Comment M. Filipesco avait apostrophé le ministre d'Allemagne.

BUCAREST, 21 avril. — L'incident survenu au Jockey Club entre le ministre allemand et M. Filipesco vient de trouver son dénouement. M. Van den Busche ayant exprimé publiquement ses regrets pour les vexations infligées par les autorités allemandes à M. Grégoire Filipesco, M. Filipesco accepta de retirer lui-même sa violente apostrophe.

Le ministre d'Allemagne, en entrant au club, s'était dirigé vers M. Filipesco, justement engagé dans une conversation relative aux avances dont son fils a été victime de la part des autorités allemandes. Le ministre d'Allemagne lui ayant tendu la main, M. Filipesco lui refusa la sienne en disant :

« Pas la main, mais le pied. »

LA PROCHAINE EMISSION DE BONS MUNICIPAUX

Dans sa séance du 10 mars dernier, le Conseil municipal de Paris a invité le préfet de la Seine à solliciter des Pouvoirs publics un décret rendu en Conseil d'Etat autorisant la Ville de Paris à émettre des *Bons Municipaux* remboursables dans six mois ou un an, à concurrence d'une somme maximum de 300 millions de francs.

Dans ces 300 millions figurent :

1^o Une somme de 148 millions pour amortissement des Bons municipaux déjà émis antérieurement ou des obligations municipales, c'est-à-dire, en définitive, pour l'extinction de la dette de la Ville;

2^o 34 millions pour les prêts à faire au département de la Seine et aux communes suburbaines.

Soit, ensemble, 182 millions de francs, de sorte qu'il ne restera que 118 millions à inscrire pour augmentation de la dette municipale pendant l'exercice 1916 tout entier.

On sait qu'en raison de la guerre le budget de la Ville se trouve, pour l'instant, privé d'une partie de ses ressources, alors qu'il a à supporter l'augmentation de certaines dépenses d'assistance. Il en résulte inévitablement un certain resserrement dans la Trésorerie municipale qu'il faut cependant maintenir toujours en état d'assurer le fonctionnement régulier des divers services communaux.

Depuis le commencement des hostilités, la Ville de Paris a émis dans ce but :

En décembre 1914 et janvier 1915, 92 millions de *Bons Municipaux*, dont 20 millions pour souscription à ceux des communes suburbaines.

En juillet et en août 1915, 142 millions de *Bons Municipaux*, dont 53 millions pour les stocks de charbon destinés à Paris et aux communes suburbaines.

Enfin, lors du récent renouvellement des Bons venus à échéance du 28 décembre 1915 au 2 mars dernier, il n'a été remboursé que 47.051.400 francs, soit à peine un peu plus de 31 0/0. La plus grande partie a donc été renouvelée.

En somme, au début du mois de mars 1916, sur l'ensemble des Bons émis à cette date, soit 234 millions, il ne restait en circulation que 139 millions 756.000 francs de Bons à un an et 47 millions 191.900 francs de Bons à six mois.

Pour la nouvelle émission, comme pour les précédentes, l'intérêt annuel des Bons — intérêt net de toute retenue pour impôts afférents aux titres ou timbre — sera fixé à 5,25 0/0 pour les bons à six mois et à 5,50 0/0 pour les bons à un an.

La clientèle ordinaire de la Ville de Paris répondra au nouvel appel qui va lui être adressé, avec le même empressement que pour les deux émissions antérieures, exprimant ainsi, une fois de plus, sa confiance inébranlable dans la Victoire finale, dans le crédit de la Ville et dans la gestion des finances municipales.

On se rendra compte de la prudence de cette gestion en remarquant que les ressources de la Trésorerie municipale qui, d'après les prévisions, ne devaient permettre d'atteindre que la fin de l'année 1915 ne sont pas encore épuisées à l'heure présente.

Propos d'un inconnu

LIBRAIRES ALLEMANDS

La « foire du livre », à Lyon, qui commence le 25 avril, semble rendre nerveux certains cercles d'éditeurs allemands.

Songez donc ! Si les Français s'organisent, que va devenir l'insinieux commerce allemand ?

N'oubliez pas que la librairie est considérée par nos ennemis, et à juste raison, reconnaissons-le, comme l'un des plus puissants instruments de guerre.

Il faut bien se pénétrer de cette idée que, dans la mobilisation générale des forces germaniques, le commerce du papier imprimé aide puissamment la propagande de nos adversaires.

A la « foire du livre » française, j'ose espérer que les résolutions que l'on va prendre seront suivies d'effets immédiats. Je sais qu'on y parlera et qu'on y parlera bien, mais il conviendra aussi d'agir pour que le rayonnement par le monde des ouvrages français atteigne son maximum. Pour cela, il n'y a qu'un moyen, un seul : la collaboration de l'Etat avec une forte union des éditeurs, collaboration morale et pécuniaire.

L'Etat français, chaque année, souscrit un certain nombre de livres parus. Soit. Mais ces exemplaires, comment sont-ils répartis, et quelle est la méthode de profusion pour l'étranger ? Autant de questions à résoudre.

Les éditeurs allemands, eux, forment bloc avec tous les ministères. En temps de paix, ils étaient mobilisés en vue de la guerre et, en temps de guerre, ils sont mobilisés en vue de la paix. Ils accumulent travaux sur travaux pour inonder les marchés du monde sitôt les hostilités finies. Depuis le dernier emballage jusqu'au plus puissant libraire, tout le monde est à son poste.

Pour ma part, je n'admire nullement ce systématisme poussé dans ses dernières limites. Remarquez que la librairie, là-bas, marche comme l'armée. Nulle initiative personnelle, mais un apprentissage rigoureux. Ah ! l'apprentissage allemand !... Un jeune commis-libraire débute en coupant des factures. Parfaitement. Il les aligne, toutes, avec un petit massicot, les range et les numérote dans des casiers. Cela dure trois mois. Puis il passe aux paquets. On lui montre à envelopper, à ficeler, à présenter son paquet avec des coins carrés, comme un lit de soldat. Après, il va aux expéditions : il apprend à aller à la poste. Ce n'est que lorsqu'il connaît tous ces minimes détails qu'il entre à la comptabilité et aux réassortiments. Après quoi, il est digne de vendre un livre au client. Il est dressé comme un troupière.

Je me rappellerai toujours cet employé chez un libraire de Munich qui parlait à son patron les talons réunis. Il disait « mein Chef » comme nous disons « mon général ».

Mais dernièrement, un éditeur parisien de mes amis me désignait un de ses petits commis, et me disait : « Voilà un garçon de seize ans. Je ne l'ai pas dressé à l'allemande, lui. Mais à son âge, il sait déjà parfaitement son petit métier. Il connaît très bien le fonds de ma maison. Nos employés se forment pour ainsi dire tout seuls, par l'intelligence. »

Précieux témoignage, que vient corroborer cette parole d'un gros éditeur de Leipzig, qui murmurait non sans amertume : « Vous autres, Français, vous avez du génie... c'est pourquoi vous êtes dangereux. Les commis de chez vous qui viennent chez nous apprennent en quinze jours ce que nos commis apprennent en un an. Ah !... si jamais vous étiez organisés, la librairie allemande... » Il n'acheva pas. Mais je soumetts sa dernière phrase aux organisateurs de la « foire du livre ».

L'Inconnu.

SOUSCRIPTION

pour les réformés de la guerre et les soldats convalescents

Nous ne devons jamais oublier ni cesser d'aider ceux de nos enfants qui, pour le plus noble des devoirs, ont sacrifié leur vie ou leurs forces d'avenir.

GÉNÉRAL NIOX.

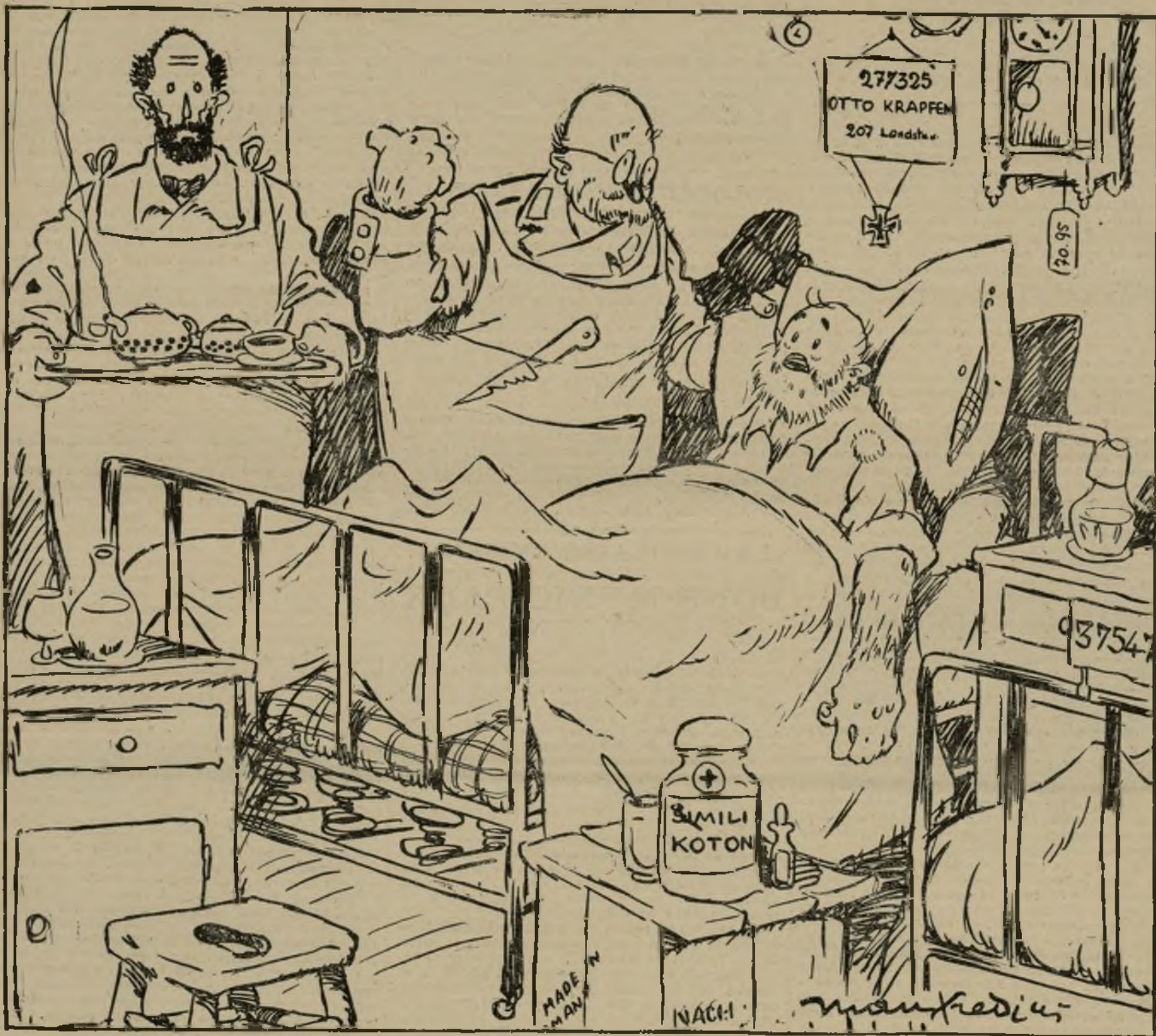
DEUXIEME LISTE

| | |
|---|-------|
| Mme Cécile Wagner..... | 100 |
| Mme Camille Tardiveau..... | 20 |
| M. Salmon, ancien président de section au Tribunal de commerce..... | 20 |
| M. A. Lévy, grand rabbin de France..... | 10 |
| Société générale des Mines d'Algérie-Tunisie (Omnium)..... | 50 |
| Compagnie des Mines de Huaron..... | 50 |
| M. H. Bouillet..... | 10 |
| M. A. Gélis..... | 10 |
| M. et Mme G. Barrand..... | 50 |
| M. Maurice Strauss (Londres)..... | 12 50 |

Total..... 332 50
Total de la première liste..... 2.630
Total général..... 2.962 50

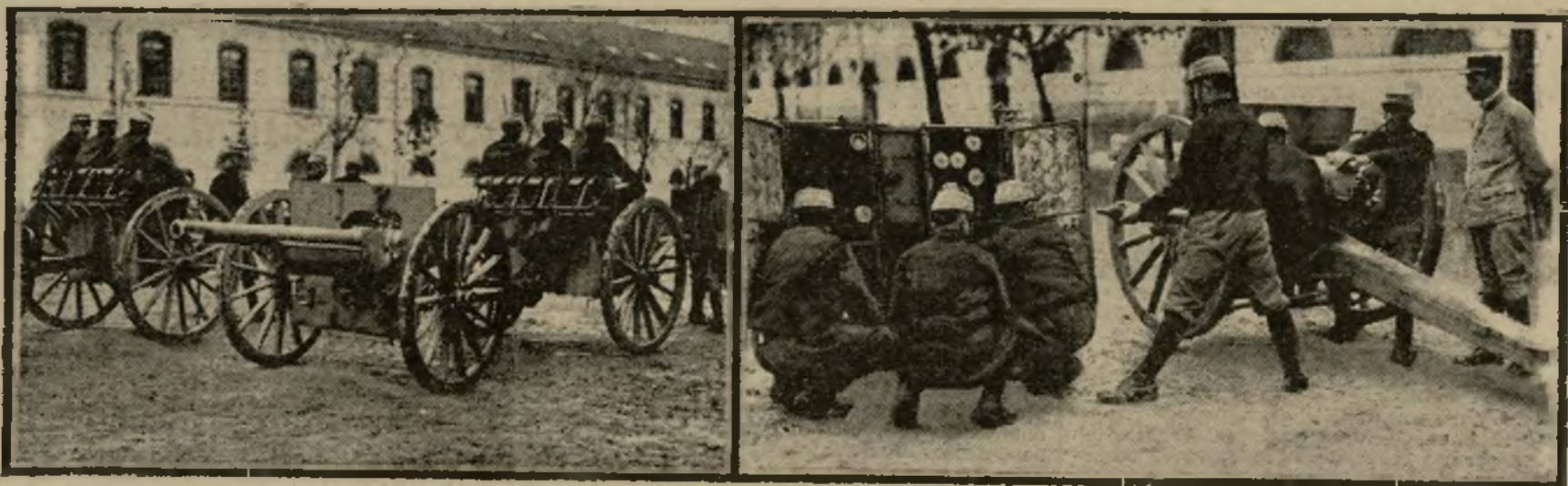
KAMELOTE

par MANFREDINI



— Vu que nous manquons de chloroforme, on va vous endormir au tilleul... C'est absolument la même chose...

Nos "bleuets" artilleurs à l'école du canon



C'est avec rapidité que nos bleuets, à la caserne, s'assimilent les devoirs de leur nouveau et glorieux labeur. Alors que, par ailleurs, les fantassins font crânement l'exercice, les artilleurs de demain s'initient au maniement des pièces et des munitions, et, de l'avis de leurs chefs, se montrent tous impatients d'être aussi expérimentés que leurs aînés.

DERNIÈRE HEURE

L'état de New-York est prêt à soutenir l'honneur du pays

ALBANY, 21 avril. — La Chambre des Représentants de l'Etat de New-York dont la majorité est constituée par les républicains a voté avant de s'ajourner une résolution tendant à donner son appui absolu au président Wilson dans la crise allemande et offrant de se réunir de nouveau pour voter la garantie de toutes les ressources de l'Etat afin de soutenir l'honneur du pays.

La guerre trouverait les deux Amériques unies

RIO-DE-JANEIRO, 20 avril. — L'ultimatum du président Wilson cause une impression profonde. L'opinion publique et les commentateurs de la presse considèrent que les Etats-Unis ont donné à l'Allemagne assez de preuves de longanimité. Malgré cette attitude de prudence et de patience, l'Allemagne a persisté dans la piraterie, foulant aux pieds les droits des neutres et répondant toujours aux notes du président Wilson avec une évidente mauvaise foi.

Le *Journal de Comercio* espère que l'acte du président Wilson sera le signal d'une marche en avant de la grande nation américaine.

La *Gazeta de Noticias* dit : « L'Amérique du Nord, par l'attitude de sa diplomatie, s'érige en chef des peuples neutres contre la piraterie. »

La *Epoca* reconnaît que les méthodes de guerre des Allemands les placent hors de l'humanité.

Les milieux politiques n'ont aucun doute qu'en cas de guerre, l'attitude des Etats-Unis ralliera tous les partis de l'Amérique du Sud.

La Wilhelmstrasse est en possession de la note américaine

AMSTERDAM, 21 avril. — On mande de Berlin que l'ambassadeur des Etats-Unis a remis hier à huit heures du soir, à la Wilhelmstrasse, la note américaine; cette note sera communiquée au public le plus tôt possible.

Le général Roques décrète la résurrection des aiguillettes

Le ministre de la Guerre vient d'adresser la circulaire suivante :

J'ai décidé la création d'un insigne spécial destiné à rappeler d'une façon apparente et permanente les actions d'éclat de certains régiments et unités formant corps cités à l'ordre de l'armée.

Cet insigne sera constitué par une fourragère tressée aux couleurs de la Croix de guerre rouge et vert, attachée au bord de la capote en tenue de campagne, faisant le tour du bras gauche et agrafée sur l'épaule.

La fourragère sera portée par tous les officiers et hommes de troupe; elle sera considérée comme faisant désormais partie de l'uniforme de ces régiments et unités formant corps. Les officiers et hommes de troupe présents au corps au moment de la citation conserveront le droit de porter la fourragère, même s'ils sont affectés ultérieurement à d'autres corps.

Les régiments et unités formant corps cités à l'ordre, qui auront droit au port de la fourragère, seront désignés par le général commandant en chef les armées françaises, ou par le commissaire général au Maroc, en ce qui concerne les troupes passées sous leurs ordres respectifs; par mes soins, sur la proposition du général commandant en chef les forces de terre et de mer de l'Afrique du Nord ou des commandants supérieurs des troupes aux colonies en ce qui concerne les troupes relevant de leur autorité.

J'ai décidé, en outre, la création d'un insigne destiné à distinguer les officiers et hommes de troupes de toutes armes et services ayant un temps déterminé de présence aux armées ou ayant reçu des blessures de guerre.

Cet insigne sera constitué par un chevron en forme de V renversé de la couleur du galon. Il sera attribué :

- 1° Un chevron pour une année effective de présence aux armées et un chevron supplémentaire pour chaque nouvelle période de six mois. Cet insigne sera porté au bras gauche;
- 2° Un chevron par blessure de guerre; cet insigne sera porté au bras droit.

Signé : Roques.

La prise de Trébizonde

Pour les Turcs, c'est un secret, et pour les Autrichiens, un détail.

GENÈVE, 21 avril. — Le Bulletin turc transmis hier soir par les soins de l'Agence Wolff ignore toujours la chute de Trébizonde. Il parle de Kut-el-Arbi et de Batoum, et s'exprime comme suit :

« Sur le front du Caucase, principalement sur l'aile droite et dans le secteur de Tchorkia, la lutte prend un caractère violent. Une tentative de l'ennemi d'avancer au prix de grandes pertes a été déjouée par les contre-attaques de nos troupes. »

Mais à défaut d'une note officielle turque, les neutres ont été gratifiés d'une note officielle autrichienne; la voici telle qu'elle a été transmise par l'Agence officielle autrichienne : « Vienne, 20 avril. — Les journaux n'attribuent aucune importance à la prise de Trébizonde. Cette ville devait être considérée comme perdue depuis la chute d'Erzeroum. Ils déclarent que la prise de Trébizonde n'aura pas une grande importance sur le cours des opérations en Arménie. »

C'est le commandement allemand qui a été battu à Trébizonde

PÉTROGRAD, 21 avril. — D'après des renseignements complémentaires, les abords de Trébizonde étaient défendus par des divisions ottomanes nouvellement formées et par plusieurs régiments de Constantinople commandés exclusivement par des officiers allemands.

La Russie donne rendez-vous aux Anglais en Asie-Mineure

PÉTROGRAD, 21 avril. — A propos de l'arrivée des troupes russes à Marseille, la *Novoyé Vremia* de ce soir écrit :

« La Russie ne ménagera rien pour ses alliés et la victoire. »

« En envoyant des troupes en France, nous témoignons devant le monde entier combien est grande notre confiance dans nos alliés. »

« Nos soldats fraternisent en France avec les soldats français; le moment est proche où ils fraterniseront avec les Anglais en Asie-Mineure. »

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD, 21 avril. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

L'artillerie lourde et légère allemande a bombardé les tranchées de la tête de pont d'Ikshul; nos batteries ont réduit au silence une partie de l'artillerie et des mitrailleuses allemandes.

Sur le flanc droit de la région de Jacobstadt, duel d'artillerie.

A l'ouest d'Olyk et au nord de Mauravitz, sur Elkuva, l'ennemi a tenté d'approcher de nos tranchées et a été repoussé.

En Galicie, l'ennemi a attaqué avec ténacité la région de Popava-Gora, mais sans résultat.

FRONT DU CAUCASE

Notre offensive dans la région du littoral continue.

La fraternité de guerre des armées russe et française se raffermir davantage par l'arrivée, le 20 avril, de troupes russes en France, à Marseille.

La séance secrète des Chambres anglaises

Comment le huis clos sera assuré

LONDRES, 21 avril. — Des dispositions sont prises pour assurer à la séance secrète des deux Chambres, mardi prochain, son caractère effectif. Seuls pourront être admis à la séance des lords, comme à celle des communes, les pairs et les députés.

La presse est exclue.

Il peut se faire que cette séance dure deux jours. Des agents de police seront postés à toutes les portes.

Il est probable qu'un ordre en conseil sera publié invitant les lords et les députés à ne communiquer à l'extérieur, sous aucun prétexte, rien de ce qui aura pu être dit et discuté au cours de cette séance. (*Daily Mail*)

Ayuntamiento de Madrid

Les pirates coulent trois vapeurs dont un hollandais

LONDRES, 20 avril. — Le Lloyd annonce que le vapeur britannique *Cairngowan* a été coulé. L'équipage a été sauvé. Le *Cairngowan* n'était pas armé.

Il annonce également que la barque britannique *Ravenhill* a été coulée; l'équipage est sauvé.

YMUIDEN, 21 avril. — Le vapeur anglais *Starling* a débarqué trente-six survivants du vapeur hollandais *Lodewijk-Van-Nassau* de 3.350 tonnes qui a été coulé hier après-midi. Cinq hommes de l'équipage ont été noyés.

"Laissez-nous faire pendant cinq mois, dit l'amiral de Holtzendorff, et le commerce anglais aura vécu."

BERNE, 21 avril. — La propagande allemande répand à profusion une sorte de manifeste publié par l'amiral de Holtzendorff. Quelques extraits montreront jusqu'où les Allemands peuvent pousser la fanfaronnade en même temps que l'hypocrisie.

« Donnez-nous cinq mois de plus, dit-il, et vous verrez ce que nous pourrions faire au commerce maritime anglais. Le cercle se resserrera de plus en plus autour des îles Britanniques. Nous verrons bien alors si l'Angleterre continuera de soutenir qu'elle ne fera pas la paix avant la complète destruction de l'Allemagne. »

L'amiral nie le torpillage du *Sussex*. Il motive ses dénégations en disant que les sous-marins auraient pu anéantir de prodigieuses quantités de paquebots, mais les sentiments humains des Allemands les leur font respecter.

« Je parle en toute franchise, continue l'amiral. Nous aurions pu détruire des centaines de mille tonnes de navires ennemis, si nous n'avions été liés par les promesses faites aux Etats-Unis. Mais nous ne pouvons aller plus loin dans la modération. »

Arrivé à ce point de sa déclaration, l'amiral de Holtzendorff sollicite des Etats-Unis, dans les termes reproduits plus haut, le délai de cinq mois, à l'expiration duquel il s'engage à avoir détruit le commerce maritime de l'Angleterre. Et il conclut avec condescendance :

« Il y a longtemps que les Alliés auraient dû avoir la paix s'ils l'avaient désirée; mais ils se cramponnent encore à l'idée d'affamer l'Allemagne jusqu'à ce qu'elle se soumette. »

La Hollande n'abandonne pas son enquête sur la "Tubentia"

LA HAYE, 21 avril. — Le ministère des Affaires étrangères annonce que le gouvernement allemand, sur la demande des Pays-Bas, collabore à l'enquête aux fins de fixer l'identité de la torpille qui frappa la *Tubentia*. Le directeur de la fabrique de torpilles d'Amsterdam, envoyé par le gouvernement, se trouve actuellement à Berlin où il a soumis aux autorités les morceaux de métal découverts dans les canots de la *Tubentia* et où il suit le cours de l'enquête, en personne.

D'autre part, des morceaux de métal viennent aussi d'être trouvés dans un des canots de la *Tubentia* jeté sur la côte de Callanstoog, au nord de la Hollande. L'un d'eux a été reconnu par la fabrique de torpilles d'Amsterdam comme un morceau de torpille et porte le même numéro que celui inscrit sur les autres morceaux déjà découverts.

Le chancelier allemand se rend au grand quartier général

GENÈVE, 21 avril. — Le chancelier allemand a quitté avant-hier soir Berlin pour se rendre au grand quartier général où il restera jusqu'après Pâques. Ce voyage, au moment où les relations avec l'Amérique sont si tendues, est diversement commenté.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

CEUX QUI, COUDE A COUDE, AVEC NOUS VONT MARCHER A L'ENNEMI



Le 20 avril 1916 restera pour Marseille une date inoubliable. On a d'ailleurs dit fort exactement qu'elle marque pour la France une date historique. C'est ce jour-là que, chantant leurs airs nationaux, ont défilé dans la grande cité méridionale des Russes nom-

breux, commandés par le général Lochvitzky, venus de leur lointaine patrie, pourtant si proche de notre cœur, à bord du *Latouche-Tréville* et de l'*Himalaya*. Ces soldats, qui appartiennent à des troupes d'élite, ont été dirigés sur le camp de Mailly.

LES TROUPES RUSSES EN FRANCE

Marseille ovationne
les soldats alliés

MARSEILLE, 21 avril (De notre correspondant spécial). — Il s'agissait d'éviter aux soldats russes un inutile surcroît de fatigue. On le savait. L'autorité militaire l'avait dit. Mais Marseille, hier, n'était cependant pas content. Marseille enthousiaste, généreuse, prêt à acclamer les troupes du tsar, Marseille « grognait », car les soldats russes avaient été conduits au camp Mirabeau, sans passer dans la ville.

Marseille, ce soir, n'a plus de motifs de rancœur. Marseille a vu ses vœux se réaliser : les troupes russes ont défilé, et ce défilé fit naître en ville un tel enthousiasme qu'il faut renoncer à le dépeindre.

Certes, en décidant cette parade militaire, le général Coquet, commandant le 15^e corps d'armée, pouvait promettre au général Lochvitzky une superbe ovation. Pressentait-il cependant l'indescriptible cohue qui allait s'écraser sur le passage des soldats russes, et les cris et les bravos qui salueraient, d'un bout à l'autre du parcours, les vaillants alliés ?

Pendant ces 20 kilomètres que comportait ce défilé, accompli par les soldats du tsar au pas redoublé, dans un ordre impeccable, ce fut une ovation ininterrompue.

Elle redoubla encore d'intensité au passage de l'Arc de Triomphe de la place d'Aix, au carrefour de la Cannebière et du cours Saint-Louis, dont les fleuristes se dépouillèrent pour orner les fusils des soldats.

De la rue, des fenêtres, noires de monde, des arbres surchargés, des façades des maisons ou des grappes humaines s'accrochaient par prodige, participant des applaudissements prolongés, des cris répétés de : « Vive ! Russes ! »

A 11 heures, les clairons de l'infanterie coloniale débouchèrent de la rue de Rome, suivis du colonel et de trois soldats portant d'énormes bouquets. La revue commença aux accents de la Marche de Sambre-et-Meuse, jouée par la musique des équipages de la flotte. Sous une pluie de fleurs et parmi les acclamations qui un instant, couvrirent le bruit des cuivres, les troupes, précédées du drapeau, défilèrent par colonnes de compagnies à distance entière avec une correction impeccable. En passant devant l'état-major, les officiers saluèrent du sabre le général Lochvitzky, près duquel se tenait le colonel. Le défilé continuait, puis les troupes se retiraient par la rue Saint-Ferréol.

Les troupes russes après cette revue triomphale regagnèrent leur camp de Mirabeau par la rue Saint-Ferréol, la Cannebière et la rue de la République, et pendant ce nouveau défilé les soldats russes furent l'objet des mêmes ovations enthousiastes.

Sur le quai des Belges, les marins de nos contre-torpilleurs et des navires — qui arboraient tous le grand pavois — les acclamèrent longuement.

LA SITUATION EN GRÈCE

A la commission des affaires extérieures, M. Georges Leygues, président, a rendu compte hier du voyage de la délégation parlementaire franco-britannique en Angleterre et en Ecosse. Il a dit quel magnifique accueil elle a reçu et l'excellente impression qu'elle a rapportée de sa visite aux arsenaux et aux usines qui travaillent pour la marine et pour la guerre.

La commission a ensuite examiné la situation en Grèce et a retenu à ce propos un certain nombre de faits sur lesquels elle a décidé d'appeler l'attention du gouvernement.

Enfin elle s'est occupée des intérêts français en Orient et du personnel diplomatique.

Correspondance

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 21 avril 1916.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire savoir que je viens de cesser toute collaboration à l'Excelsior d'Athènes, dont j'étais le correspondant parisien depuis deux ans et demi.

La politique de cet organe blessait de plus en plus mes sentiments d'Hellène, ayant appris de longue date à confondre dans un même cœur la France et la Grèce. Agréez, etc.

ALEXANDRE MAVRONDIS.

DANS LA MARINE

Promotions. — Sont promus : Au grade de capitaine de vaisseau, le capitaine de frégate Guyot d'Asnières de Salins ; au grade de capitaine de frégate, le lieutenant de vaisseau Péron, Laurent, Petit, Thomazi, de Larigue, Durand-Viel ; au grade de lieutenant de vaisseau, les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe d'Halervyn, Bernard, Richard, Rosati, Maude, Renaud.

Commandements. — Sont nommés aux commandements suivants : le contre-amiral Morin, du front de mer de Toulon ; le capitaine de vaisseau Pélissier d'Hauterive, de la marine en Corse.

LA CHAMBRE ET LES LOYERS

Le cas des propriétaires

Un accord étant intervenu entre le gouvernement, la commission de législation civile et la commission du budget sur les dispositions concernant les propriétaires, la Chambre a repris hier la discussion des loyers.

L'article 53 du projet admettait les neutres au bénéfice de la loi. M. Bonnefoy protesta :

Je me demande, dit-il, si dans la guerre actuelle ceux qui n'ont pas su prendre parti pour la justice et la liberté contre la barbarie doivent bénéficier du régime de faveur institué par cette loi.

Sur sa proposition, la Chambre supprima les neutres.

Après l'adoption d'un amendement de M. Lafont qui donne aux femmes de disparus les mêmes droits qu'aux veuves de mobilisés, on revint aux articles réservés.

L'article 11 ter, qui accorde une exonération totale aux locataires de logements visés à l'article 14 (petits loyers) mobilisés ou réformés à la suite de blessures reçues ou de maladie contractée à la guerre ou attributaires soit de l'allocation militaire, soit de l'allocation des réfugiés, soit des secours de chômage, soit des secours permanents des bureaux de bienfaisance, provoqua de vives objections de M. Fernand Brun qui prédit, pour la période qui suivra la guerre, une crise redoutable de la propriété bâtie. M. Vissintin intervint pour demander à la Chambre d'en terminer :

La route a été longue et semée d'écueils, dit le garde des Sceaux. Il n'était pas possible de régler une question aussi complexe et touchant à tant d'intérêts divergents sans que certains de ces intérêts s'effaçent. Notre œuvre est une œuvre de transaction.

De même que l'article 14 ter, l'article 18 et l'article 22, qui applique la loi aux locations en garni, furent votés sans modification. On arriva ensuite au nouvel article 25, qui règle la question de l'indemnité aux propriétaires.

Cet article autorise le Crédit Foncier à consentir aux propriétaires des prêts dont le montant, en s'ajoutant aux versements des locataires, ne dépassera pas 50 0/0 des loyers échus du 4 août 1914 à la fin du troisième mois qui suivra la cessation des hostilités, la charge des annuités étant supportée : pour la totalité par les propriétaires jouissant d'un revenu supérieur à 6.000 francs ; jusqu'à concurrence de moitié par ceux d'un revenu de 3.000 à 6.000 francs, l'autre moitié étant à la charge de l'Etat ; pour la totalité par l'Etat pour ceux jouissant d'un revenu n'excédant pas 3.000 francs, ces revenus étant établis en tenant compte des majorations légales prévues par la loi sur l'impôt sur le revenu.

M. Lairolle, puis MM. Lafont et Moutet opposèrent à ce texte des amendements. M. Lairolle demandait à l'Etat deux dixièmes des pertes de loyers éprouvées par les propriétaires ayant moins de 5.000 francs de revenu. MM. Lafont et Moutet préconisaient une sorte de mutuelle entre propriétaires.

M. Ribot combattit les trois amendements, déclarant notamment qu'il tenait le système de mutualité entre propriétaires pour inapplicable.

Pensez-vous, dit-il, arriver à faire déclarer par chaque propriétaire ce qu'il a réellement touché ? Votre caisse sera toujours vide, parce que personne ne voudra y verser.

Après avoir repoussé les trois amendements, la Chambre renvoya à cet après-midi la suite de la discussion.

A l'ouverture, elle avait voté le projet, retour du Sénat, sur la taxation des charbons.

Nouvelles parlementaires

Les vacances des Chambres

Les Chambres partiront très probablement en vacances aujourd'hui. Il est à peu près certain, en effet, que la Chambre aura voté ce soir l'ensemble du projet de loi sur les loyers.

La rentrée paraît devoir être fixée au 18 mai, date acceptée par les groupes et par la conférence des présidents des groupes et des grandes commissions.

Le droit d'aster en justice des nationaux des pays annexés

MM. Bonnefous, député de Seine-et-Oise, et Gallé, député de la Seine, ont déposé hier, avec demande de discussion immédiate, une proposition de loi dont l'article unique est ainsi conçu :

« Sont déclarés irrecevables, pendant toute la durée des hostilités, les actions en justice des sujets des puissances avec lesquelles la France est en état de guerre. »

Cette proposition de loi répond à l'arrêt rendu jeudi par la quatrième chambre de la Cour d'appel de Paris, conformément aux conclusions de l'avocat général Godfroy, et qui a admis les nationaux des pays en guerre avec la France, en l'espèce la compagnie d'assurances « la Bulgaria », à « ester en justice » devant nos tribunaux.

Lombard, Laborde
Garfunkel et C^{ie}

(22^e ET 23^e AUDIENCES)

Il reste onze plaidoiries à entendre...

Alors qu'au premier rang s'exhibe la très élégante, la trop élégante Mme Garfunkel, perdue dans la foule des assistants, une pauvre femme au visage pâle, à la mise plus que simple, suit avec tristesse ces douloureux débats. C'est la femme du soldat Du Bosq.

A l'audience du matin on entend M^{re} Le Barazer plaider pour le soldat Floret ; Bérard, pour l'auvergnat Coumout ; Simon-Juquin, pour Boisson, à qui l'accusation reproche de simuler la débilité mentale, et Collaire ; Le Paulmier, pour Gelfroy.

L'après-midi est consacré au défilé du menu fretin. Cependant une physionomie curieuse domine cette poignée de pitoyables accusés, celle du dentiste Moignot, dit « Blaizais », président de la société des marins ambulanciers de France. Il est défendu par M^{re} Rondenay, qui s'en acquitte avec chaleur.

M^{re} Pierre Prud'bon sollicite avec émotion l'acquiescement du soldat Delmart, qui se conduisit admirablement au front et fut grièvement blessé pour la seconde fois en mai dernier, à Neuville Saint-Waast. C'est ensuite M^{re} Albert Crémieux pour le soldat Braun, qui provoque une réplique de M^{re} Paul Morel, en faveur de Triadou.

Après la suspension habituelle, le colonel Favart règle l'ordre des plaidoiries à entendre ; elles sont encore au nombre de onze. Et, à une question des défenseurs sur la date de la clôture des débats, le colonel dit son espoir de la faire coïncider avec la promulgation de la loi Paul Meunier qui permettrait l'application de la loi de sursis, ce généreux pardon accordé aux fautes légères. Bravo, colonel ! M^{re} Ceccaldi, député de l'Aisne, offre d'intervenir en ce sens.

A cinq heures, le député-avocat revient annoncer que la promulgation sera chose faite demain matin. M^{re} Alexandre Zévadès vient d'achever sa défense des frères Hermann et Maurice Steinmüller. L'accusé Boisson se lève, s'agite, grimace et veut répliquer au défenseur. Les gardes doivent le contraindre à se rasseoir. C'est au tour de Musseau, le propriétaire du bar de la rue des Ecoles, la succursale de l'agence Lombard. M. Henri Coulon le défend avec son talent habituel. Lundi, croit-on, M^{re} Antony Aubin présentera la défense du docteur Saint-Maurice que, fort injustement, le réquisitoire a fait l'alter ego de Lombard, de Laborde et de Garfunkel.

Alfred Beugnotier.

Désertion devant l'ennemi

TROYES. — Paul Chevalier, quarante-deux ans, a comparu, hier, devant le conseil de guerre sous l'inculpation de désertion en présence de l'ennemi.

Lorsque sa compagnie reçut l'ordre de partir aux avant-postes, Chevalier prit la fuite et put se réfugier dans une ferme des environs. Pendant un an, il vécut dans les bois, exerçant sa profession de hûcheron. Ce ne fut qu'en février dernier qu'on l'arrêta.

Le conseil de guerre, tenant compte de la débilité mentale de l'accusé, l'a condamné à douze ans de détention et à la dégradation militaire.

Faits divers

PARIS

Collision de tramways

Dans l'après-midi d'hier, à 4 heures, rue d'Auteuil, à l'angle de la rue La Fontaine, par suite d'une erreur d'aiguillage, deux tramways de la ligne Auteuil-Saint-Sulpice sont entrés en collision.

Six voyageurs ont été blessés, mais légèrement, car, après avoir reçu des soins dans une pharmacie, ils ont pu regagner leur domicile.

DEPARTEMENTS

Explosion dans une fabrique de grenades

BORDEAUX. — Une explosion s'est produite hier matin dans la fabrique de grenades de M. Thévenot, à la Croix-d'Hins (Gironde), à 20 kilomètres de Bordeaux. Seuls, les bâtiments de la poudrerie où cette explosion a eu lieu sont détruits. On compte une vingtaine de victimes et quelques blessés.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandé... 4 fr. 50
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75

DANS UN DÉPÔT D'INFANTERIE

Un Départ

Le clairon sonne le réveil. Le petit brouillard du matin monte du canal qui borde la route et s'accroche aux branches des hauts peupliers. Un coq chante pour répondre au clairon; les maisons dorment encore; mais déjà — depuis longtemps — il y a des allées et venues, un travail sourd d'insectes actifs et persévérants — les cuisiniers préparent le jus.

Les portes des greniers s'ouvrent, aux lucarnes apparaissent des têtes tout ébouriffées, les yeux gonflés de sommeil, des silhouettes de soldats encore endormis descendent des échelles.

Tout s'éveille et se remue; on fait sa toilette à la pompe, on s'équipe, en tenue d'exercice.

Sur la route, au soleil — un petit soleil qui a fini par percer le brouillard du matin — les sergents font l'appel, le fusil à la bretelle, sans sac, comme dans la cour d'une caserne.

— Porteboix ?

— Présent.

— Faudroux ?

— Présent.

— Montredoux ?

Personne ne répond.

— Eh bien, quoi. Montredoux, c'est-y pour aujourd'hui ?

Mais non, décidément, Montredoux n'est pas là.

— Où est-il encore celui-là ? C'est embêtant, à la fin, c'est toujours les mêmes. J'en ai assez, moi, il sera bouclé.

Mais, à la lucarne d'un grenier paraît la tête d'un gros garçon qui prononce, philosophe :

— Vous en faites pas, sergent. L'exercice et moi, c'est fini tous les deux, je m'en vais tantôt, je suis du renfort d'aujourd'hui. A la vôtre, si le cœur vous en dit.

— Allons, ça va bien, manque personne. Vous autres, comptez-vous quatre. A droite par quatre ! Au temps, N... de D..., au temps, à droite par quatre, tas de bleusailles. En avant, marche !

La section s'en va. La poignée des baïonnettes brille au soleil, les bidons heurtent la crosse des fusils.

Celui qui va partir pour le front allume sa pipe. Il pense tout d'abord qu'il a coupé à l'exercice et s'en réjouit, et puis il descend son échelle pour retrouver des copains qui s'en vont avec lui.

— On va boire un coup ?

— C'est pas aisé à cette heure, les cafés ne voudront pas de nous.

— Peut-être que le père Tibois voudra bien, le jour qu'on s'en va.

Mais, sur la route, un sergent-major court, inquiet et affairé :

— Vous êtes du départ de tantôt, vous ? Alors,

quoi ? Qu'est-ce que vous attendez pour qu'on vous habille ? C'est-y moi qui va vous porter vos frusques à domicile ? Alors, ouste ! venez avec moi.

Une heure après, ils sont vêtus de bleu horizon dernière mode, cuirs neufs, sacs, musettes, bidons, sortant du magasin; ils s'en vont tous les trois vers un café et la patronne, en les voyant ainsi habillés, comprend pourquoi ils ont des uniformes neufs.

— Allons, les gars, c'est ma tournée; Marie, va quérir du blanc bouché. A la vôtre, les gars.

Ils boivent; leurs cuirs neufs les gênent un peu, leurs chandails les étouffent.

— Si on cassait la croûte ici ?

— Ce sera peut-être cher.

— Qu'est-ce qu'il a fait, c'est le dernier jour, c'est notre adieu au patelin.

Assis autour de la table couverte d'une nappe bien blanche, ils commencent à manger. Ils auront une bonne soupe, un lapin, du fromage; ils ne se refusent rien.

Deux d'entre eux savent déjà ce qui les attend; ils y ont été, ils ont été blessés, convalescents guéris, ils y retournent. Il y en a un qui est toujours resté au dépôt, on ne sait trop pourquoi. Celui-là n'est pas très à son aise.

— Ben quoi, faut pas s'en faire. Sur, ce n'est pas rigolo ce qu'on déguste là-bas; mais quoi, c'est le métier.

— Oh! c'est pas pour moi, c'est pour mes gosses.
— Les gosses, je sais bien; il y a les miens aussi. Ils ne disent plus rien pendant deux minutes, mais la Marie apporte le lapin. Un petit vin blanc délie les langues, les deux anciens blaguent l'autre. Il n'y a que deux jours, ils auraient fait n'importe quoi pour ne pas partir; maintenant que ça y est, eh bien, ça y est. On s'en va comme tout le monde.



La patronne vient les regarder prendre le café; elle offre un verre de vieux marc...

— Alors quoi ? C'est-y que vous vous foutez du monde ? Tout le monde est en tenue.

Mais le caporal n'est pas méchant; il accepte un verre.

— Dépêchez-vous, vieux, ça ferait des histoires.

Le « renfort » est rassemblé le long du canal : une trentaine de soldats équipés de neuf; quelques-uns ont la croix ou la médaille. A l'appel, manque personne, en route.

La petite troupe s'en va vers la gare.

— Au revoir les gars. A bientôt !

Un vieux ôte son chapeau; un gosse, sur les bras de sa mère, envoie des baisers; les copains qui restent serrent des mains, prennent des adresses.

— Au revoir, les gars !

Le renfort est entré dans la gare. Sur la route apparaît une autre troupe, dans un fracas de clairons et de tambours; c'est la jeune classe, celle qui



vient d'arriver et qui revient de faire l'exercice dans les champs; ils marchent gaillardement sur cette route qui les mènera, eux aussi, à la gare pour aller remplacer — quand il le faudra — ceux qui viennent prendre le train.

André Warnod.

Le général Gouraud décore le drapeau du 17^e régiment d'infanterie

Ce fut une belle journée, pour les valeureux soldats du 17^e régiment d'infanterie, que celle où le général Gouraud attachait la croix de guerre à leur drapeau.

En ligne dès les premiers jours de la campagne, le 17^e régiment d'infanterie participa victorieusement à toutes les grandes affaires : les Vosges, la Meuse, l'Artois.

A la cérémonie qui eut lieu le 18 avril, devant cinquante drapeaux et dix mille hommes assemblés, le général Gouraud lut la citation dont voici le texte :

« Placé en première ligne dans un secteur violemment attaqué par les Allemands, a subi pendant plusieurs jours un bombardement intense par pièces de gros calibres et de minenwerfer. Pendant trois jours consécutifs, a repoussé les attaques menées par l'ennemi avec de gros effectifs et précédées de jets de liquides enflammés. Sous l'impulsion et la direction du chef de corps, le lieutenant-colonel Mareschal, a résisté à tous les bombardements, a repoussé toutes les attaques, et, malgré des pertes sensibles, a conservé toutes ses positions. »

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

LA VIE INTELLECTUELLE

L'alcool contre la France

On écrit beaucoup sur l'alcoolisme et sur ses déplorables conséquences. Reste à savoir si l'une des plus déplorables conséquences de l'alcoolisme n'est pas de multiplier les livres sur l'alcool et ceux qui le boivent...

Tous les écrivains ont leur part de responsabilité dans cette triste aventure. Il n'est aucun d'entre eux qui n'ait pris soin de dénoncer le péril. Chacun a écrit à ce propos quelques articles — définitifs. Et puis, il a pensé à autre chose.

Quelques-uns cependant ont écrit assidûment et même avec une obstination acharnée contre l'alcoolisme. Mais avaient-ils beaucoup de talent ? Non peut-être. Aussi ne possédons-nous pas aujourd'hui une vraie littérature de guerre... à l'alcool. J'entends une littérature digne de ce nom, une littérature qui serait originale et puissante et loyale, et par conséquent émouvante...

Sans doute la propagande antialcoolique eût-elle été plus efficace si elle avait été, dès d'abord, plus disciplinée. Les innombrables volumes publiés sur l'alcoolisme ont au moins le mérite de traduire l'incohérence de cette propagande. A l'heure actuelle, la propagande devient plus précise, sans cesser d'être vigoureuse, et cela se marque aussi dans les livres. Quand les efforts de tous, en demeurant indépendants, seront bien ordonnés, nous ne tarderons pas à voir les résultats.

Depuis le commencement de la guerre, plusieurs volumes ont paru. M. Joseph Reinach en a publié un tout rempli de documents parlementaires parmi des discours et des conférences. M. Léon Goulette, président de l'Association de la Presse de l'Est, nous a donné sous ce titre : *L'Absinthe et l'alcool dans la défense nationale (Russie-France-Grande-Bretagne)* un recueil de faits et de textes très utile à ceux qui entreprendront d'écrire l'histoire de notre époque. Ce livre lui-même est déjà un livre d'histoire. M. Georges Maurevert rassemble sous ce beau titre : *L'alcool contre la France* maint article paru dans la presse du Sud-Ouest. Ces articles sont un peu anciens : ils datent, mais n'ont pas vieilli. Ils ont toujours de la flamme. Leur véhémence ne saurait être déplaisante.

Comment ne pas être frappé lorsqu'on lit cette phrase extraite d'un livre, *la Fin de la France*, de l'Allemand Adolf Sommerfeld : « Et, cependant, la France avait vécu ! Il y a de cela bien des années se montraient déjà les symptômes de la décadence de la race qui ne firent que s'accroître sans cesse... Les vices latents qui avaient toujours existé dans la race se déployèrent de plus en plus. Les enfants français devinrent une rareté, l'absinthe s'affirma encore davantage comme la boisson nationale, et ici encore se manifesta l'étrange phénomène, déjà constaté chez les Polonais, qui veut qu'après la chute d'une nation toute la race penche vers la ruine et devienne la proie de la peste... » Ainsi, dès avant la guerre, les Allemands considéraient la France comme perdue par l'alcool. Et la citation d'Adolf Sommerfeld ne nous l'envoie pas dire.

L'auteur de *L'alcool contre la France* s'en prouve aux parlementaires. Il n'est point dépourvu d'ailleurs d'impartialité dans la violence. En dépit de ses préférences politiques il souligne l'énergique initiative de l'ancien maire de Lyon, M. V. Augagneur, « le premier magistrat municipal qui osa prendre et appliquer un décret de limitation. Or, depuis 1899, le nombre des débits à Lyon a diminué de 800, et bien que la population y ait augmenté de 50.000 habitants, la consommation de l'alcool y a fléchi de 20.000 hectolitres à 16.000 et n'a jamais dépassé 17.000. » Mais s'il note ce fait important, il n'aperçoit pas l'enseignement que ce fait contient, à savoir que les municipalités ont un grand rôle à remplir et qu'elles ne le remplissent pas.

M'est avis également que les médecins n'exerceront pas contre l'alcoolisme toute l'influence qu'ils pourraient exercer.

M'est avis aussi que la littérature !... Ah ! oui ! la littérature ! Beaucoup de conférences, beaucoup de brochures et même de volumes ! Mais peu au point de littérature proprement dite contre l'alcoolisme. La seule œuvre éducatrice, réellement éducatrice que nous ayons, c'est *L'Assommoir*...

Quelque bon auteur ne nous donnera-t-il pas la grande œuvre moderne qui enseignera la haine de l'alcool aux foules épouvantées ?

J. Ernest-Charles.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le jugement de Dieu

Le furst zu Lybar, oberleutnant de cuirassiers blancs, se tapit au fond de son abri, sur la planche recouverte de paille qui lui servait de lit, et, tenant sa grosse tête rasée entre ses mains comme pour l'isoler de l'inférieur vacarme que faisaient les obus français, se mit à grincer des dents, épouvanté par lui-même, incapable de maîtriser ses nerfs.

Pourtant, il se savait vainqueur. L'extra dry qu'il entonnait depuis 18 mois sur place, sur les coteaux mêmes où la grappe précieuse avait mûri, le lui prouvait tous les jours. Les communiqués de l'agence Wolff également. Grâce à eux, à l'Est, à l'Ouest, au Sud, sous les eaux et dans les airs, il se savait vainqueur et se sentait chaque jour davantage ce produit quintessencié de la philosophie teutonne pour lequel « l'homme est devenu ce que le singe est à l'homme », le surhomme enfin, « raison d'être de la terre », dont la table de la loi est « soyez durs ». Pourtant, tout vainqueur qu'il était, depuis près de deux mois que furst zu Lybar se trouvait devant Verdun, quelque chose d'essentiel s'était déclanché en lui dans sa tête, dans sa peau qui lui faisait mal, dans ses nerfs noués qui le faisaient souffrir à crier.

Quelqu'un de mal intentionné aurait pu dire qu'il avait peur. Il pensa, lui, plus simplement, jusqu'au 9 avril, que l'air de Verdun ne lui valait rien.

A partir de cette date, à partir de ce jour où il avait vu fondre son régiment sous le feu ennemi, comme une poignée de paille sur la braise, où un miracle seul l'avait sorti vivant de la fournaise, c'avait été d'abord pour l'oberleutnant une impossibilité de dormir; une agitation incessante, une mémoire qui se débattait à tout instant, creusant en lui de grands trous d'ombre, et des visions étranges qui, dans l'obscur tanière où il attendait des ordres, le poursuivaient sans répit, lui annonçant la mort ! Même dans ses moments les plus calmes, de singulières pensées... des pensées qui ne lui seraient jamais venues auparavant, des pensées folles pour « un vainqueur », hantaient sa cervelle malade.

Par exemple, très souvent, il avait une vision : « Les Français se ruant, hors de leurs lignes, repoussant les troupes impériales bien loin, par delà les frontières, en les écrasant de leurs maudits canons. Les Russes avançaient de l'autre côté. Les Italiens poussaient vers le Sud. Les troupes alliées envahissaient les Balkans et l'Autriche. Et le peu qui restait d'Allemands, s'affolant sur la patrie rétrécie, comme les rats qu'on va noyer, tournaient dans leur cage, en voyant monter l'eau. Le glorieux furst zu Lybar tentait bien encore de se prouver que tout cela n'était que cauchemars causés par la fatigue. Mais, pour oublier, il avait beau sabler, vider, lamper, tout ce qui lui tombait de liquide sous la main (car les tranchées devant Verdun manquaient de champagne), dans les yeux même de ses compagnons d'ivresse, il retrouvait ses propres épouvantes.

Ce jour-là, particulièrement, où l'on était à la veille de renouveler la « dernière » terrible attaque, où les divisions reformées à grand-peine allaient encore se ruer sous l'impitoyable feu des Français, l'oberleutnant sentait un fleuve glacé lui couler sans cesse des talons à la nuque, lui pénétrer les moelles, le geler jusqu'au cœur ! Son compagnon s'était endormi à ses côtés; de nouveau, l'impitoyable image de l'Allemagne vaincue se dressait devant lui... Le voile de Maia, déesse de l'illusion, se soulevait, et devant ce qu'il lui découvrait il tremblait à s'en casser les dents !... Ah ! ce qu'il lui fallait avant tout... avant tout, c'était reprendre confiance, effacer de lui-même cette honte du doute. Mais d'où lui viendrait le courage ?... D'où lui viendrait le réconfort ?... Une idée jaillit en lui. Elle lui parut d'abord si enfantine, si indigne du grand homme qu'il était, qu'il en eut une sorte de ricanement intérieur; puis, comme si une force surnaturelle la lui imposait, elle revint, s'incrusta ! Ainsi qu'un somnambule, il dut y céder, et il évoqua, avec une intensité singulière, l'image de sa mère ouvrant sa Bible au hasard et y trouvant, dans la première phrase qui se présentait à ses yeux, le conseil, le jugement secret qui devait la guider... Plus il revoyait tout cela, plus un impérieux, un mystérieux besoin de renouveler l'humble geste maternel, venait à ce grand diable orgueilleux et cruel qui ne s'était jamais courbé devant Dieu que par hypocrisie... Seulement, il n'avait pas de Bible...

Graduellement, augmentait en lui la conviction que le Maître de toutes choses avait à lui transmettre une parole qui le tirerait enfin de son état misérable, lui rendrait confiance ! D'ailleurs, la chose lui semblait toute naturelle. Le Tout-Puissant pouvait-il moins faire pour un prestigieux

oberleutnant, prince et défenseur de la kultur !... Mais cette Bible qui manquait !...

Tout d'un coup, Lybar se rappela avoir trouvé, la semaine précédente, sur un petit blessé français (qu'il venait d'achever, sans détourner la tête, selon la doctrine de Zarathoustra), un résumé des Evangiles; et comme si quelqu'un le poussait par les épaules, doucement, sans éveiller son compagnon, comme un fauve sort d'un buisson, il rejeta sa couverture, sortit de sa litière, se dressa, les yeux égarés, tendit la main vers le petit livre, et, s'approchant du lumignon qui jetait dans l'antre de mauvaises ombres, lui qui avait assassiné des prêtres, torturé des religieuses et brûlé des églises, il ouvrit sans crainte les pages qui contenaient la divine loi, pointa du doigt en fermant les yeux, pour que Dieu lui indiquât lui-même le verset qui lui était destiné, puis rapidement rouvrit les paupières, lut avec avidité... Alors, en lettres flamboyantes, lui apparut, impitoyable, le jugement qu'il avait cherché, ce jugement qu'à la veille de son agonie le Sauveur avait jeté sur les méchants :

« Celui qui a tiré l'épée périra par l'épée. »

Un moment, l'oberleutnant resta sans bien comprendre, comme assommé par cette trahison du ciel, puis, tandis qu'une vague brûlante envahissait son cerveau surmené, tandis qu'un brouillard rouge emplissait ses yeux, il saisit son sabre, son grand sabre de cavalerie, dégaina, l'empoigna par la lame elle-même, et se l'enfonça dans la poitrine...

Son long corps se cabra, puis s'effondra sur le dos, bras tendus. L'autre Allemand, vautre dans la paille, dormait toujours. Les canons français faisaient rage, ébranlant tout le sol, tout l'air, comme sous le passage d'un train monstrueux. Le petit livre gisait à terre, ouvert encore à la page que Dieu avait marquée. L'oberleutnant ouvrit la bouche, souleva la tête, puis retomba sans avoir pu pousser un cri !

Et ce fut ainsi qu'à l'exemple de pas mal de ses kamrades, le furst zu Lybar, champion de la suprématie germanique et grand vainqueur, rendit au diable le peu qu'il avait d'âme...

Bruno Ruby.

"LA GUERRE ET LES HUMORISTES"

Dans les premiers jours de mai, les deux importantes Sociétés d'humoristes, présidées par Forain et Abel Faivre, ouvriront, à la Galerie La Boétie, leur Salon : « La Guerre et les Humoristes », qui groupera les œuvres les plus humaines et les plus éloquentes des maîtres de la satire. Tout Paris voudra voir ces œuvres qui ont une si haute portée pour la propagande française. Toutes les communications doivent être adressées au secrétaire général, M. Maurice Neumont, 1, place du Calvaire.

COURS ET CONFÉRENCES

Mardi 23 avril, à 8 heures, 86, avenue de Clugny, sous les auspices de l'Union Wallonne de France, conférence de M. Loozicq, avocat à la cour de Liège, sur : Les lettres françaises de chez nous.

Lundi de Pâques, à 2 h. 30, à l'Arboretum (Gravel), conférence par M. le docteur Bernard sur : Les chiens à la guerre. Démonstration par les chiens du chenil de Juvisy.

QUAND LES CLOCHES REVIENDRONT

Les cloches de Pâques apportent avec elles les premiers effluves printaniers. C'est la saison où la nature sort de sa longue léthargie pour s'épanouir à nouveau dans toute sa splendeur. Tout sur terre, les êtres et les choses, subissent l'influence de ces premières haleines vivifiantes. Mais quelle que soit la douceur du souffle de Phébus, gardez-vous de ses senteurs enivrants, de la langueur voluptueuse dont elles vous pénètrent. Cette sorte de grisaille, qui provoque en vous ces malaises imprécises que vous dédaignez le plus souvent vous avertit du travail que la nature opère en vous. Pendant les longs mois d'hiver, votre organisme est resté au repos, votre sang a ralenti son cours, mais les premiers rayons du soleil dissipent rapidement cet engourdissement. C'est un moment critique durant lequel certaines précautions sont nécessaires. Votre sang qui, pendant les froids, s'est alourdi, votre organisme qui a emmagasiné les toxines d'une alimentation plus riche, demandent à être débarrassés de toutes leurs impuretés. Les Pilules Pink, par leur action bienfaisante, rendront en peu de temps, à votre sang, toute sa fluidité et dissiperont en vous les fermentations dangereuses.

Les Pilules Pink se trouvent dans toutes les pharmacies, ou au dépôt, 23, rue Ballu, Paris, au prix de 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes franco.

Elles sont la véritable cure de printemps; elles sont dépuratives et toniques, elles fortifient, donnent de l'appétit et facilitent la digestion.

L'ESPRIT DE GUERRE

Le sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, s'adressant aux ouvriers de la Défense Nationale s'exprimait ainsi récemment : « A l'heure où l'ennemi, en vain, s'acharne contre nous de tous ses moyens, j'ai joie de constater que l'effort de l'usine, l'effort de l'arsenal, répond à l'effort de l'armée ! »

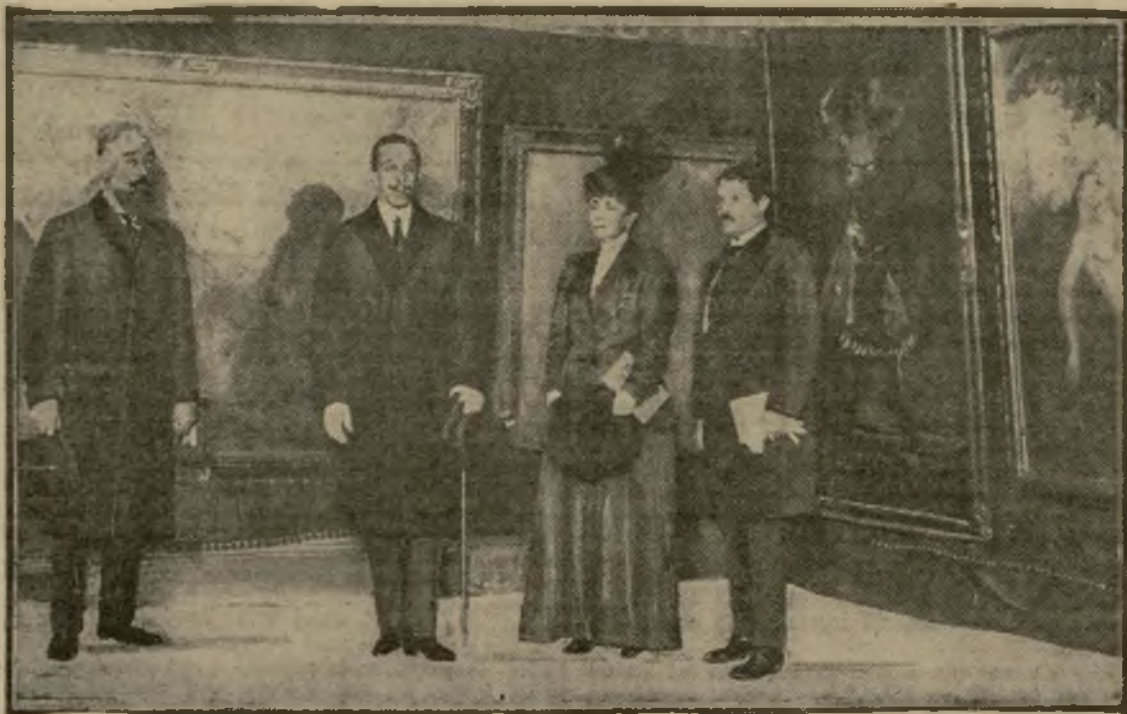
C'est un esprit de guerre utile qui anime ces efforts et il faut qu'un même « esprit de guerre » stimule « l'effort financier » qui doit apporter tous les jours au Trésor les ressources qui lui sont nécessaires.

L'effort de l'Armée doivent correspondre un effort de l'arsenal et un effort financier. Aussi, souscrivons aux bons et aux obligations de la Défense nationale, émis quotidiennement et qui sont « les munitions du Trésor. »

Les Bons peuvent être délivrés à l'échéance de 3 mois, 6 mois ou un an; ils procurent un rendement très rémunérateur aux fonds disponibles placés ainsi à court terme. Leur intérêt exempt d'impôt est payé d'avance, au moment de la souscription, à raison de 4 0/0 s'ils sont à échéance de 3 mois, 5 0/0 s'ils sont à celle de 6 mois ou d'un an; ce qui fait ressortir des taux de placement nets de 4,04 0/0, 5,13 0/0 et 5,26 0/0.

Le public peut se procurer, immédiatement contre espèces ou billets de banque, ces bons de la Défense nationale, à Paris et en province, dans tous les bureaux de poste, à tous les guichets des comptables du Trésor et de la Banque de France.

Le public peut souscrire à ces mêmes guichets aux obligations de la Défense nationale.



De gauche à droite : le prince Pio de Savoia, le roi ALPHONSE XIII, la reine douairière MARIE-CHRISTINE, le peintre F. BELTRAN.

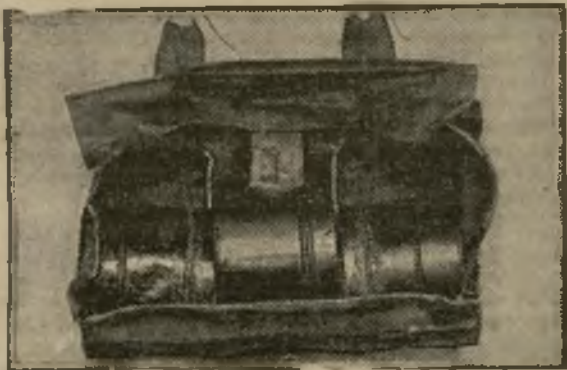
Le peintre Federico Beltran a exposé dans les salons du Palace Hotel, à Madrid, quelques-unes de ses dernières toiles, et a obtenu un succès très vif. Le roi et la reine douairière ont visité l'exposition et Alfonso XIII a acquis une des œuvres : *Nuit galante*.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Le masque allemand contre les gaz asphyxiants

Le commandement allemand a définitivement pourvu, pour les protéger contre les gaz asphyxiants, la plupart des unités

d'un masque construit sur un modèle nouveau. Il semble bien que les fantassins ennemis n'utilisent plus d'appareils protecteurs obtenus par l'imprégnation de lampes au moyen de solution d'hyposulfite de soude; le masque dont la forme rappelait celle des masques à chloroforme des chirurgiens paraît avoir



Sac allemand contenant le masque contre les gaz asphyxiants.

été abandonné et remplacé par l'appareil respiratoire que l'on trouve sur tous les prisonniers allemands depuis un certain temps.

Tout soldat du kaiser porte actuellement sur le côté gauche, appendu à sa ceinture par deux pattes, un sac de toile de forme arrondie et allongée. Celui-ci s'ouvre par un volet qui se ferme par un simple bouton. Il contient trois boîtes. L'une d'entre elles, de couleur noirâtre, et placée au milieu du sac, entre les deux autres boîtes, renferme le masque proprement dit. Elle est marquée du chiffre 1 ou 2 qui indique la taille du masque. Celui-ci est en tissu caoutchouté, souple. Les contours sont dessinés de façon à s'appliquer exactement sur le front, les joues et le menton et à en épouser les formes. Des bandes de caoutchouc le bordent afin que les chairs soient suffisamment pressées pour qu'elles ne puissent ménager aucun interstice et qu'elles rendent l'intérieur de l'appareil protecteur étanche lorsqu'il est en place.

Le masque présente deux plaques rondes et transparentes en acétate de cellulose pour la vision, d'un diamètre assez grand. De chaque côté de ces lunettes, à la hauteur des tempes, existe une sorte de doigt de gant qui permet au soldat d'essuyer la face interne des deux verres lorsque ceux-ci sont rendus opaques par la buée qui s'y dépose par suite de la respiration.

Au-dessous de ces lunettes qui font corps avec le masque se voit un cercle métallique situé à la hauteur de la bouche et qui présente en son milieu une ouverture filétée. Sur cette embouchure se visse un des lambours contenus dans chacune des deux boîtes placées dans le sac de toile de chaque côté du récipient renfermant le masque. Ces boîtes en tôle assez mince sont fermées par une bande métallique à la manière de certaines boîtes de conserve. Le tambour ou protecteur proprement dit a la forme d'une cloche aplatie sur elle-même; il est surmonté d'un petit cylindre



Masque allemand contre les gaz asphyxiants vu de profil.

filété qui permet de l'adapter sur l'ouverture aménagée dans le masque, à la hauteur de la bouche. Il y a deux ou trois fois, le tambour se fixe sur le masque au moyen d'une sorte de douille à balonnette. La partie inférieure du tambour,

qui autrefois était fermée par un simple grillage, fin maintenant par deux branches métalliques en croix est maintenant cloquée par une plaque perforée de petits trous ronds. C'est par ces trous que pénètre l'air, quand le masque est appliqué sur le visage. Il traverse alors le tambour qui est rempli d'un mélange de poudre de charbon et de brique pilée, intimement mêlée à de l'hyposulfite de soude et du carbonate de soude dont le rôle est de neutraliser les gaz délétères qui pénètrent avec l'air respirable. Actuellement les Allemands ont ajouté à ce mélange de l'eurotopéine.

Il existe dans chaque sac deux lambours afin de permettre au soldat de remplacer celui qui est devenu hors d'usage lorsqu'une vague asphyxiante trop longue a fait perdre leurs propriétés neutralisantes aux corps chimiques qu'il contient.

Dès que les fantassins allemands pénètrent dans les tranchées, ils sortent leur masque, le montent, puis le portent sur la poitrine grâce à un cordon qui est fixé sur les côtés de l'appareil protecteur à la hauteur du tambour et qui se passe autour du cou. Au-dessus de ce cordon se trouvent les bandes caoutchoutées que l'homme placera autour de sa tête pour appliquer le masque en cas d'alerte. D'ailleurs, la grande boîte noire du sac contient une instruction précise concernant le mode d'emploi du masque et dont voici la traduction :

Introduction du protecteur (tambour) dans l'embouchure du masque :

Humecter l'extrémité de la vis du protecteur. Saisir avec la main gauche l'embouchure du masque. Visser le protecteur aussi fort que possible.

Mise en place du masque qui pend sur la poitrine :

Prendre avec les deux mains les bandes de caoutchouc. Enfoncer profondément le menton dans le masque. Tirer les bandes de caoutchouc jusqu'au sommet de la tête (sans aller derrière la tête). Ramener sur la figure le masque à l'aide des bandes.

Emploi du chiffon plissé situé à la garniture des lunettes :

Maintenir fermement l'ouverture pour les yeux. Introduire l'index dans le chiffon et nettoyer les lunettes avec précaution.

Observations particulières : Protéger le tissu



Masque allemand contre les gaz asphyxiants vu de face.

caoutchouté contre les détériorations. Protéger les bandes en caoutchouc.

Lorsque le masque est en place, la face se congestionne facilement sans pour cela apporter de gêne au soldat. En outre, le tissu caoutchouté se gonfle et se dégonfle sous l'action de la respiration à la manière d'un soufflet de forge.

Beaucoup de soldats allemands ont reçu des sacs contenant en outre une sorte de catéchisme à l'usage des attaques par les gaz asphyxiants. Dans une des armées qui combattent contre nous, cette sorte de bréviaire a déjà été tiré à 30.000 exemplaires. Le voir avec ses reges immuables qui doivent être suivies à la lettre :

I. — Si un masque doit être porté avec soin. Tu dois veiller à ce qu'il reste intact, car en ce cas tu n'as pas à redouter l'attaque par les gaz.

II. — Si une nappe gazeuse avance vers la tranchée, tu dois :

a) Adapter ton masque contre les gaz;
b) Occuper la position qui t'est assignée;
c) Préparer pelle, bêche et mettre à côté de toi les grenades à main pour le combat corps-à-corps.

III. — Dans ton propre intérêt, il est interdit :

a) De te replier, car alors tu es en danger, le nuage passant au-dessus des tranchées;
b) De te réfugier dans les abris car les gaz s'y répandent rapidement et t'y asphyxieraient.

IV. — Quand la nappe gazeuse est passée, tu dois :

a) Graisser ton fusil;
b) Disperser avec ton manteau les flocons de gaz qui planent encore dans la tranchée.

Ajoutons pour terminer que le masque actuel des Allemands était déjà à l'étude avant la guerre.

Ayuntamiento de Madrid

QUESTIONS PARISIENNES

Ce que la capitale a mangé pendant l'année 1915

De tous les problèmes posés par les événements de la guerre, celui qui concerne l'approvisionnement et l'alimentation parisiens a retenu tout particulièrement l'attention des pouvoirs publics et de l'administration préfectorale. Et la solution en a été trouvée en dépit de grandes difficultés résultant du défaut de moyens de transport et du manque de main-d'œuvre.

Paris, on le sait, a payé un prix excessif ses denrées, mais il n'en a pas manqué. D'une statistique fournie par l'administration préfectorale, il résulte que pendant l'année 1915 les quantités de viande, volaille, gibier, légumes, poisson, beurre, œufs et fromage ont atteint le poids global de 150 millions de kilos au lieu de 203 en 1913.

Il a été introduit à Paris 36.000.000 de kilos de viande de boucherie au lieu de 50.000.000 en 1913; 14.925.000 de fromages au lieu de 13.900.000 en 1913; 12.553.000 kil. de volaille et gibier au lieu de 17.280.000 en 1913; 39.760.000 kil. de fruits et légumes au lieu de 54.874.000 kil. en 1913.

On trouve l'explication de cette diminution appréciable dans la mobilisation d'un grand nombre de cultivateurs, l'occupation par l'ennemi de certains départements, les frais supplémentaires entraînés par l'emploi du charbon dans les forceries, la hausse du fret pour les expéditions en provenances des colonies, les difficultés de transport.

Les quantités de poisson ont atteint le poids de 17.978.000 kil. au lieu de 32.118.000 kil. en 1913.

La raison de cette diminution est facile à deviner. En effet, un grand nombre de pêcheurs ont été mobilisés, les chalutiers à vapeur réquisitionnés, la guerre sous-marine ont entravé considérablement, sinon empêché tout à fait la pêche dans la mer du Nord, et, plus tard, dans l'Océan.

On le voit, les arrivages ont un peu diminué. Mais, nous le répétons, Paris n'a manqué de rien. On ne peut en dire autant à Berlin. — M. E.

"Charbonnier est maître chez lui..." disent les hôteliers français!

Réunis au nombre de cinq cents à la salle Zimmer-Madrid, les chefs de cuisine de Paris, désireux de voir réserver aux Français ou aux Alliés les emplois de la restauration et de l'industrie hôtelière, ont voté un ordre du jour énergique dont nous extrayons les passages suivants :

« Considérant que les Austro-Boches occupaient avant la guerre une place prépondérante dans les principaux emplois de l'industrie hôtelière et même de la restauration ;

« Que, dans ces conditions, les cuisiniers ont le devoir de mettre tout en œuvre pour que désormais soient à jamais bannis des hôtels et des restaurants les étrangers autres que les Alliés, et particulièrement les Austro-Boches, qui se sont mis au ban de l'humanité ;

« En conséquence, les chefs de cuisine présents déclarent à l'unanimité : 1° de boycotter énergiquement toute maison où un seul des étrangers susvisés serait employé, et d'avoir recours, le cas échéant, à toute mesure de coercition jugée utile ; 2° de nommer une délégation de cinq membres avec mission d'entretenir la comité de l'Union syndicale des restaurateurs et le comité du Syndicat de l'industrie hôtelière de la décision prise par les chefs de cuisine de Paris. »

On ne saurait trop applaudir à la décision des chefs de cuisine qui entendent « être les maîtres chez eux » !

Communiqués

Le consul général d'Italie à Paris nous informe que : « Sont rappelés sous les drapeaux les militaires de 1^{re} et 2^e catégorie, nés en 1876 et appartenant aux « alpins », et les militaires nés en 1880 et appartenant à la 3^e catégorie, même s'ils proviennent de la levée maritime. »

Le Foyer du Blessé, qui fonctionne dans les hôpitaux de Paris depuis le début de la guerre, ne cesse d'étendre son action bienfaisante. L'inauguration des nouvelles salles de repos mises à la disposition des blessés vient d'avoir lieu à l'hôpital Tenon.

M. Mesureur prononce quelques paroles à l'adresse des militaires en traitement pour les assurer de toute la reconnaissance du pays. Un concert très réussi, organisé par M. Paty, de l'Opéra, fut ensuite donné, et un lunch servi aux militaires clôtura cette cordiale cérémonie.

Le Foyer du Blessé reçoit avec reconnaissance les souscriptions et les dons en espèces ou en nature au siège, 2, rue Ruffault, Paris.

Le comité Réseau-Nord de l'Union Nationale des Cheminots invite les cheminots du Nord à assister à la réunion qu'il organise le 30 avril 1916, à 14 h. 1/2, à la mairie du dix-huitième arrondissement, en mémoire de nos camarades morts pour la France.

Une plaque en bronze massif, offerte par l'Union Nationale des Cheminots, sera remise aux familles des cheminots tombés au champ d'honneur.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

THÉÂTRES

«ÇA POUSSE!» EST UN NOUVEAU SUCCÈS POUR LES CAPUCINES

Il faut plaindre les revuistes! La sévérité de la censure et les obligations courtoises de l'union sacrée limitent leur sujet et ne laissent à leur verve qu'un champ assez restreint à exploiter. Leur fantaisie voudrait aller à toute bride et force lui est de trotter mené dans des allées semées d'obstacles et étroitement surveillées. Ils s'en tirent cependant et cela prouve qu'il ne faut jamais désespérer du bon esprit français. Comme ils ne peuvent réduire la difficulté, ils s'en servent comme d'un pivot. Ils tournent autour, voilà tout. Les revuistes, au surplus, sont des gens qui organiseraient un carrousel dans une bonbonnière.

Le théâtre des Capucines nous a montré quel parti deux auteurs habiles peuvent tirer d'un genre que les circonstances mettent un peu à l'étroit et comment on peut renouveler les rires à force de fantasmagories ingénieuses.

Nous avons applaudi en même temps MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier qui naguère faisaient alterner leur succès sur cette même scène. Ces deux auteurs ont fini par être deux collaborateurs, et leur revue de printemps *Ça pousse!* est une plante vigoureuse qu'ils ont soignée avec esprit.

La note élégante, alerte, ils la donnent par le choix de leurs sujets, par l'a-propos du dialogue, la saveur de la roserie et le bon usage des mots.

Comme d'ordinaire ici, ces qualités sont servies par les interprètes. Miss Campton nous revient avec son sourire, sa bonne humeur, sa si particulière drôlerie; Mlle Méridol compose ses personnages burlesques avec un sens abondant du comique; Mlle Darlys est une Fabinette modèle, exquise de la tête aux pieds, avec les couleurs les plus locales du parisianisme le plus tendancieux; Mlle J. Saint-Bonnet est un «Blanc» coiffé de la bourguignotte célèbre; Mlle Denoë, une Académie (française) fort présentable.

M. Berthez a eu un gros succès dans ses rôles de Pêcheur à la ligne et d'Esquimaux; M. G. Gruillet, M. Signoret jeune et M. A. Lamy ont complété l'élément vivant de cette spirituelle revue.

Comme prologue, nous avons eu *Cinq minutes*, s. r. p. l de M. Louis Heldir, avec M. Bellan, permissionnaire, dans la salle, et Mlle Calvet, habilleuse, sur la scène. C'est une fantaisie pleine de naturel et de brièveté. Comme lever de rideau, une comédie en un acte, *Mon Amie fait du théâtre*, de MM. Yves Mirande et Henri Groulle, enlevée par Mlles Méridol et Calvet, MM. Gruillet et A. Lamy, a eu le mérite de faire éclater les premiers rires dans la salle la plus élégante qui soit. — P. BOUSSIE.

Sheridan à l'Odéon? — Un de nos confrères, quotidien du soir, se félicite de voir Shakespeare à l'honneur, mais voudrait qu'on ne limitât point au grand Will l'hommage que nous devons aux grands auteurs dramatiques anglais. Il est parmi eux, dit-il, des classiques qui, sans avoir l'envergure du barde de Stratford, n'en sont pas moins dignes d'une attention toute spéciale.

Il y eut en France des Marivaux, des Ponsard. En Angleterre, il y eut un Sheridan.

Richard-Brinsley Sheridan, né en 1751, fut durant un quart de siècle l'auteur comique le plus prisé en Angleterre. Il écrivit *les Rivaux*, *le Jour de la Saint-Patrick*, *la Critique*, et ce véritable chef-d'œuvre, *l'École de la médisance*, qui peut prendre place à côté des meilleures comédies de Molière.

Sheridan mourut en 1816, le 7 juillet. C'est donc cette année que tombe son premier centenaire.

Ne serait-ce point là pour M. Gavault, qui possède en ses odéoniens cartons une adaptation de *l'École de la médisance*, déjà inscrite au répertoire de l'Odéon, une occasion de fêter l'auteur anglais en le remettant à la scène?

Après tout, ajoute notre confrère, nous «enfonçons peut-être la porte ouverte», auquel cas nous ne pourrions que féliciter M. Gavault de s'efforcer à combler notre ignorance de la littérature étrangère.

A la Comédie-Française. — M. Emile Fabre, administrateur général, a quitté Paris hier, se rendant en Suisse pour organiser les représentations que la Comédie-Française doit y donner dans la première semaine de mai.

A l'Opéra-Comique. — Jeudi 27 avril, à 1 h. 1/2, *le Jongleur de Notre-Dame* (Mlle Marthe Chenal, M. Allard, etc.). *Phryné* (Mlle Marydorska, MM. Allard, Paillard). Le spectacle se terminera par la deuxième représentation de *Luigi et Pupillon*, l'étonnant ballet de Louis Argel, qui a été accueilli si chaleureusement à la première et sera dansé par Mlles Sonia Pavloff, Dery et les artistes du corps de ballet.

Samedi 25, soirée à 7 h. 1/2, Werther, Lumière et Pupillon.

Dimanche 30, matinée, Aphrodite, la Charmante Rosalie; soirée à 8 h. 1/4, la Tosca.

Aux Capucines. — Au théâtre des Capucines, ce soir samedi, à 8 heures 1/2, première représentation de *Ça pousse!* revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier, interprétée par Mlles Campton, Mlle Méridol, Darlys, Carvel, Dery, J. Saint-Bonnet, et Mlle J. Saint-Bonnet; MM. Berthez, Signoret jeune, Adrien Lamy, Bellan.

Mon amie fait du théâtre! comédie de MM. Yves Mirande et Henri Groulle, interprétée par Mlles Méridol, Calvet; MM. Gruillet, A. Lamy.

Cinq minutes, s. r. p. l. prologue de M. Louis Heldir, interprété par Mlle Calvet et M. Bellan.

Bien sûr dimanche et après-demain, matinée à 2 heures 1/2.

Aux Concerts-Rouges. — A 15 heures, matinée: *Symphonie pastorale* (Brahms); *Concerto pour piano* (Korsakow); par Mlle Romani; mélodies russes par Mlle A. Stella; l'*Artésienne* (Bizet).

SAMEDI 22 AVRIL

Comédie-Française. — *Requiem*.
Opéra-Comique. — *Relâche*.
Odéon. — A 2 h., *le Lion amoureux*. A 8 h., *Fédora*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *l'Homme qui assassina*.
Ambigu. — A 8 h. 30, sam., dim. et lundi (dim. et lundi, matinée à 2 h. 45), *Ma tante d'Honfleur*.
Apollo. — A 8 h. 15, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (matinée et soirée), *la Cocarde de Mimi Platon*. Mercredi, jeudi (matinée et soirée) et samedi, *Madame Boniface*.
Athénée. — Ce soir, *relâche*. Demain, à 8 h. 20, *Théodore et Cie*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 45, *Polash et Perimutter*.
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Ça pousse!* revue; *Mon amie fait du théâtre*; *Cinq minutes*, s. r. p. l.
Châtelet. — Jeudi (mat. et soir.), sam. (soir.), dim. et lundi (mat. et soir.), mardi et jeudi (mat.), à 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *le Contrôleur des wagons-lits*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Quart de Ville de Paris*, *Atanisme*, *Pêche de jeunesse*, etc.
Gymnase. — A 8 h. 50, *le Rubicon*.
Théâtre Michel. — Clôture pour répétitions.
Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45 sam., dim. et lundi (dim. et lundi, mat. à 2 heures), *la Femme nue*.
Théâtre Réjane. — A 8 heures, sam., dim. et lundi, *Zaza*.
**Dimanche et lundi, en matinée, *Madame Sans-Gêne*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Alcyon*.
Théâtre-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Cloches de Corneville*.
Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.
Vaudeville. — A 8 h. 30, *Muciste et l'expédition du capitaine Williamson*.**

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 14-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, attractions sensationnelles. *L'Œuf de Pâques de 1916* (six tableaux).
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Œuf de la victoire*.
Films de guerre: Sur le front d'Orient; Sur le front italien. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 12 h. Tél. Marc. 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (44, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Cinéma-Palme. — *La folle fille des bois; les Mystères de la ville verte; 2 août 1914* (Max Linders). Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — *L'Œuf de la victoire; Costumes et danses espagnoles; la Malle verte* (suite des *Mystères*).

Petite gazette de la Comédie

La Comédie continue à jouer *les Ouvriers*, qu'elle avait repris le 31 octobre 1915. L'acte étonnant de Manuel avait été créé au Théâtre-Français quelques mois avant l'autre guerre, le 17 janvier 1870. Le succès des *Ouvriers* est incontestable, puisque la représentation de samedi est la 213^e. Véritable réquisitoire contre l'alcool, cette pièce revient d'actualité et peut aider à combattre le fléau! L'interprétation actuelle est nouvelle; les quatre rôles des *Ouvriers* sont excellemment joués. Leitner paraît sans doute un peu marqué pour incarner un tout jeune homme — Marcel a vingt ans! — et il a l'air d'être le frère, non le fils de Mme Louise Silvain; mais il est sincère, «vibrant», par moments même éloquent. Mlle Jeanne Rémy serait aussi un peu trop «femme» pour représenter une ingénue; à côté de Leitner le défaut disparaît. Silvain est simple, sobre, dramatique sans grandiloquence; mais pourquoi descend-il parfois jusqu'à la vulgarité du ton? C'est du faux réalisme. Quant à Mme Louise Silvain, si je la disente souvent comme tragédienne, je la trouve parfaite dans le drame. Je m'expliquerai un jour sur la différence énorme qui sépare le drame de la tragédie; dans Jeanne, où il ne faut que de la force, de la sincérité et de l'émotion, Mme Louise Silvain est de tout premier ordre.

La Comédie, revenant à son ancienne tradition, ferme ses portes pendant les trois derniers jours de la semaine sainte. L'année dernière elle nous avait offert un spectacle le 3 avril, veille de Pâques, et ma pensée se reporte au samedi saint de l'an 1915! C'est que ce jour marque une date dans l'histoire de la Maison: la première représentation de Mounet-Sully dans le rôle de Polyeucte. Le grand tragédien s'était emparé relativement tard de cette sublime création de Corneille. Polyeucte est son avant-dernier rôle du répertoire purement classique (le dernier fut *Joan d'Athalie*, en 1892). Quand Mounet-Sully interpréta pour la première fois Polyeucte, il avait joué, pour ses débuts, *Oreste*, bientôt suivi de *Rodrigue* et de *Néron* en 1872, puis *Hippolyte* (1873), *Orosmane* (1874), *Horace* (1877), *Xiphosès* (1879), *Achille* (1880). Le 1^{er} octobre 1884, la Comédie commémorait le deuxième centenaire de la mort de Corneille. Le matin, la Compagnie assista en corps à une messe célébrée à l'église Saint-Roch; le soir, elle représenta *Polyeucte* avec Mounet-Sully. Depuis cette date, Mounet conserva seul le rôle (sauf en 1886, l'année d'*Hamlet*, où il l'abandonna à Dupont-Vernon qui l'avait interprété avant lui). *Polyeucte* ayant été affiché 91 fois, de 1884 à 1915, en décalquant les 3 représentations de Dupont-Vernon en 1886, il en reste 88 à l'actif de Mounet-Sully.

Mounet fut toujours admirable dans le martyr chrétien; jamais il ne m'émut aussi délicieusement que ce samedi 3 avril 1915! Je ne crois pas que l'on puisse trouver dans aucune littérature, dans aucun art, une expression plus éclatante, plus attirante, de la Foi, manifestée d'abord avec une inflexible énergie bientôt remplacée par une sérénité qui monte presque à la béatitude au fur et à mesure que, vivifié par les «éternelles clartés» — Mounet-Sully les voyait, j'en suis certain, — Polyeucte se détache des choses de la terre, l'âme prête à s'envoler dans le séjour des bienheureux avant la première atteinte du bourreau.

Emile Mas.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 22 AVRIL 1916

30

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XXVII

Un peu d'espoir.

Elle était toujours détenue dans la même pièce de l'infirmerie, mais qui devenait une véritable prison.

La captive ne s'en apercevait pas le moins du monde. Elle continuait à ne se rendre compte de rien.

Elle chantait plaintivement ou s'occupait d'infinies babioles tout le jour, sans rien réclamer.

Elle n'appelait plus personne, ni Robert, ni tante Félicie, comme dans les premiers jours de sa folie douce.

Elle ne reconnaissait même pas le docteur chaque fois que ce dernier venait la voir.

Mais si, par hasard, en manière de jeu, le géolier Koth tentait de toucher à sa bague de fiançailles, elle poussait des cris perçants comme s'il voulait lui arracher la vie.

Les reflets du diamant au soleil étaient du reste une de ses principales distractions.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

— Elle ne comprendra même pas plus tard, disait volontiers Koth à ses amis, lorsque le bourreau lui mettra le cou sur le billot, et commencera à lever sa hache.

Le docteur Weiss s'était absenté quatre jours pour aller à Berne donner des signaux dans une petite affaire de succession.

Il héritait en partie d'un cousin éloigné.

C'était à cette occasion qu'il avait écrit sa seconde lettre en toute sécurité.

En revenant à Zwickau, il avait trouvé l'état mental de Lison tout semblable.

Et il finissait par penser :

— C'est mieux ainsi... Au moins elle ne souffre pas!

Mais il craignait que plus tard, en devenant mère, la condamnée, prise par l'instinct maternel, ne retrouve dans la secousse une partie de sa raison.

Pour elle, il en ressentait une grande peur.

Et puis, qu'est-ce que deviendrait l'enfant?...

CHAPITRE XXVIII

L'enfant de la condamnée

Cependant, semaine par semaine, le mois de janvier était arrivé, et touchait presque à sa fin. Mandel père était revenu de Francfort.

Il était sans cesse dans la citadelle en conférence avec le directeur Fleischer. Il ressemblait à un fauve qui tourne autour de la proie qui lui est promise.

Mais cette fois il était seul, sans Frieda.

Et comme le jour de son arrivée Fleischer lui en avait demandé des nouvelles, il avait raconté :

— Frieda vient d'apprendre que son fiancé, dis-

paru il y a trois mois, pendant la bataille de Champagne, est mort véritablement.

— On en a la preuve certaine!

— C'est un grand malheur pour Frieda.

— Le corps de son fiancé est resté sur le terrain pris par les Français.

— Il y a beaucoup de braves Allemands qui ont eu le même sort! dit Fleischer.

— Oui, mais Frieda Brandt veut encore espérer, malgré tout.

— La dernière fois que je l'ai vue, elle parlait de demander une nouvelle mission du «Service» pour aller en France.

— Elle voulait en profiter pour lâcher de savoir si son Ludwig n'était pas blessé et prisonnier.

— C'est une folie! elle n'en reviendra pas!

— C'est une folie! approuva Fleischer.

— Elle va beaucoup me manquer ici! conclut Mandel avec mélancolie.

Le docteur Weiss maintenant visitait Lison chaque jour. Il devait ensuite rendre compte au directeur de la citadelle de l'état de la condamnée.

Le géolier Koth la gardait toujours avec vigilance. Il n'avait pas grande besogne.

Il surveillait aussi une malheureuse que l'on avait depuis peu amputée d'une jambe, et qui devait être comprise dans le prochain convoi de rapatriement.

C'était une jeune femme du Nord de la France qu'un éclat d'obus avait atteint légèrement, et qui, faute de soins immédiats, avait vu la gangrène envahir sa blessure.

On devait la renvoyer par la Suisse dans un échange, mais en attendant, le docteur Weiss avait dû lui faire subir la douloureuse opération.

Mais il craignait de la voir succomber des suites, un jour ou l'autre, avant qu'elle puisse revoir son pays.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

Cette année, la Pâque orthodoxe coïncidant avec la Pâque nouvelle style, des offices seront célébrés le jour de Pâques dans toutes les églises du culte orthodoxe de Paris. Les chefs de mission, ainsi que le personnel des différentes ambassades et légations appartenant à ce culte, y assisteront.

M. Yves de Ville, le plus jeune des huit fils, tous soldats, de M. Gaston de Ville, ancien officier aux troupes pontificales et aux volontaires de l'Ouest, s'est engagé à dix-huit ans. Nommé caporal, puis sergent, pour sa belle conduite, il fut blessé grièvement, le 24 février, et au le premier resté aux mains de l'ennemi. Il a été cité à l'ordre du jour. Deux de ses frères sont morts au champ d'honneur; deux autres ont été grièvement blessés.

MARIAGES

Dans l'intimité vient d'être célébré le mariage du docteur Edmond Velter, ancien interne des hôpitaux de Paris, avec Mlle Marie-Thérèse Ramspacher, fille de M. Xavier Ramspacher, industriel à Saint-Dié, et de Mme Ramspacher.

Les témoins de la mariée étaient : M. Alphonse Rousseau, conseiller général de Meurthe-et-Moselle, son grand père, et M. Paul Joanne, vice-président du Club Alpin Français; ceux du marié : M. Emile Florent, conseiller général des Vosges, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers, son beau-frère, et M. Georges Velter, rédacteur au ministère du Travail, son frère.

Prochainement sera béni en l'église Saint-François-Xavier le mariage de Mlle Geneviève Bastin, fille du conseil général de la Belgique et du Luxembourg, officier de la Légion d'honneur, et de Mme Bastin, avec M. Jacques Cheysson, ingénieur agronome, sous-lieutenant au 2^e escadron du train des équipages.

NAISSANCES

Mme J. Darloz, femme de M. J. Darloz (Marcel-Tenon); bibliothécaire de l'Académie nationale de musique et de danse, vient de donner le jour à un fils : Jacques.

La baronne de Guillebert, née Bonnel, femme du lieutenant au 1^{er} d'infanterie, en poste d'une fille qui a été appelée Odile.

Mme Louis Huguier a mis au monde une fille qui a reçu le prénom d'Anne-Marie.

DEUILS

Nous apprenons avec regret la mort de M. Roudet, ingénieur en chef de l'exploitation des Chemins de fer de l'Etat, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses obsèques auront lieu aujourd'hui samedi 22 avril, à 15 heures, à l'église Saint-Augustin, où l'on se réunira.

Nous apprenons la mort :

De M. Louis Tanon, président honoraire à la Cour de Cassation;

De Mme veuve Léon Roland-Gosselin, née Martin du Nord, décédée en son domicile, 144, Champs-Élysées;

De M. Théa Hauman, le poète et critique d'art bien connu qui joua un rôle important dans la renaissance des lettres belges, décédé âgé de soixante ans à Bruxelles;

De M. Charles de Rolland du Raquay, décédé à Carcassonne, âgé de quatre-vingt-huit ans;

De Mme François Matlerd, belle-mère du général Farinaux et grand-mère du capitaine Labrousse, décédée à Nantes, âgée de soixante-dix-neuf ans;

De la marquise de Sommeville, née Cleverly of Bycliffe, décédée à Prentiss (Angleterre) à soixante-sept ans, veuve de M. Louis de Sommeville, sixième marquis de Sommeville; elle laisse deux enfants : le marquis de Sommeville et Mlle de Sommeville;

De Mme Ed. Harve, née Camille Gibert, femme du ministre honoraire, décédée en son domicile, 8, avenue d'Anvers;

De M. Marcel Maunier, du 1^{er} d'infanterie, mort pour la France, âgé de vingt-neuf ans.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

FETES DE PAQUES

A l'occasion des fêtes de Pâques, les coupons de retour des billets d'aller et retour, délivrés à partir du 13 avril, 1916, seront valables jusqu'aux dernières heures de la journée du 4 mai 1916, étant entendu que les billets qui auront normalement une validité plus longue conserveront cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'un minimum de personnes.

VENTE AUTRICHIENNE

On le voit, le travail de Keth n'était pas bien pénible, car Lison, de plus, restait presque constamment alitée.

Maintenant le père Mandel ne sortait plus qu'escorté d'une forte femme, arrivée avec lui de Francfort, et qui portait dans ses bras un poupon qu'elle allaitait.

Puis Mme Mandel était venue aussi le rejoindre.

C'est une affaire qui concerne surtout mon épouse! avait-il dit à Fleischer, à la fin d'un entretien, où il lui avait fait faire la connaissance de sa digne moitié.

Mandel avait aussi demandé une audience au colonel Praher, gouverneur de Zwickau.

Autorisé à se présenter, il avait emmené avec lui la femme au poupon pour la montrer.

Et, après l'audience, comme il quittait l'officier supérieur, ce dernier lui avait dit :

C'est une bonne idée, une excellente idée, Herr Mandel. C'est tout naturel. Et vous en ferez un bon Allemand ou une fidèle Allemande.

Vous avez choisi une excellente nourrice... Toutes mes félicitations.

Et Mandel, en allant rejoindre sa femme, ne cessait pas de se frotter les mains de satisfaction.

Une nuit enfin, le docteur Weiss fut réveillé par un cyclope qui carillonnait à sa porte.

On le réclamait de suite à la citadelle.

Il comprit que l'événement attendu était près de se réaliser. Et il se hâta pour aller assister Lison.

A l'infirmerie, Fleischer l'attendait, et le docteur fut surpris de voir à côté de lui une grande femme qu'il ne connaissait point.

C'est une nourrice! expliqua le directeur de la citadelle.

Ah! fort bien! dit le médecin pressé.

LES SPORTS

CYCLISME

La première réunion de guerre. — La réunion de courses qui va se dérouler demain, dimanche de Pâques, à 2 h. 1/2, au vélodrome du Parc des Princes, et qu'organise un comité, présidé par M. Pierre Benoist, au bénéfice des œuvres cyclistes de Préparation militaire, va permettre aux habitués de nos vélodromes de revoir un spectacle dont ils étaient privés depuis plus de vingt mois. Plus de trente coureurs paraitront en piste. Le programme comporte le Grand Prix d'Ouverture, course de vitesse par séries, demi-finales et finale; un handicap du demi-mille, une amusante course de primes et enfin le Grand Prix d'Avril (course d'une heure). On commencera à 2 h. 1/2 précises; les portes ouvriront dès 1 heure.

FOOTBALL RUGBY

La journée du « Poilu Sportif ». — Aujourd'hui, première journée du « Poilu Sportif ». A 4 h. 3/4, sur le terrain du Patronage Olier, la Vache-Noire (Métro Porte d'Orléans), Entente Belge contre F.G.S.P.F. A 4 h. 45, sur le terrain du Club Français, porte Brancion (Métro Porte de Versailles), Entente Suisse contre L.F.A. A 4 h. 45, sur le terrain de l'Association Sportive Française, 7, rue Molière, ou Chevaleret-Ivry (trains Orsay, Saint-Michel, Austerlitz, tramways Comcorde-Hondouin, place Saint-Sulpice-Ivry), U.S.F.S.A. contre F.C.A.F. A 3 heures, sur le terrain du Club Athlétique de la Société Générale, grande réunion d'athlétisme.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

VACANCES DE PAQUES : EXCURSIONS EN TOURAINE

Deservie par de bons trains express qui en font une des régions les plus proches de Paris, la Touraine, tant par la douceur de son climat et le charme de ses sites que par l'intérêt de ses nombreux et célèbres châteaux, se trouve tout indiquée pour excursions pendant les vacances de Pâques.

Les meilleurs trains de jour pour se rendre dans cette région sont ceux quittant Paris-Quai d'Orsay : 1^{er} à 8 heures, arrivant à Blois à 10 h. 58, à Amboise à 11 h. 39, à Tours à 12 h. 3; 2^e à 8 h. 40, arrivant à Tours à 12 h. 34.

Un autre express quittant le Quai d'Orsay à 8 h. 20 arrive à Tours à 12 h. 57, en passant par Châteaudun (arr. 10 h. 27) et Vendôme (arr. 11 h. 11).

Wagon-restaurant aux trains partant de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 20 et 8 h. 40.

Plusieurs express quittent Paris dans la soirée, via Blois ou via Vendôme, conduisant à Tours avec la même rapidité.

VACANCES DE PAQUES : BILLETS DE FAMILLE

La Compagnie d'Orléans vient de reprendre la délivrance des billets d'aller et retour collectifs de famille : d'une part, pour les voyages effectués sur son propre réseau; d'autre part, pour les voyages empruntant deux ou plusieurs des réseaux d'Orléans, du Midi, de l'Est, de R.-L.-M., de l'Est et du Ouest.

Ces billets sont émis : les premiers jusqu'au 15 juin (inclus), les seconds jusqu'au lundi de Pâques (inclus).

Indistinctement, ils sont valables trente-trois jours; leur durée de validité peut être prolongée une ou deux fois de quinze jours moyennant paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 0/0.

Leur réduction peut aller jusqu'à 75 0/0; le voyage collectif n'est obligatoire que pour trois personnes de la famille; les autres ont la faculté de voyager isolément à l'aller et au retour en obtenant un coupon spécial en même temps que le billet collectif et en acquittant en supplément, lors de leur voyage, le prix d'un billet au tarif militaire.

Faculté pour un ou plusieurs des titulaires de voyager à prix réduit de 50 0/0 entre le point de départ et le lieu de destination pendant la durée de la validité.

HONGROISE et TOUS TITRES et COUPONS. Argent de suite. BANQUE, 7, rue Lafayette, PARIS.

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

LES VACANCES DE PAQUES

EXCEPTIONNELLEMENT : Emission des billets d'aller et retour collectifs toutes classes à prix réduits pour familles d'un moins trois personnes, de toute gare à toute gare d réseau P.-L.-M.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres. Arrêts facultatifs.

Validité : 33 jours avec faculté de prolongation.

PRIX : les deux premières personnes paient le tarif général, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 0/0, la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 0/0.

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.



AVIS aux CYCLISTES

Pour permettre à tous de s'équiper et de s'habiller HON et PAS CHER, les 2 maisons d'

ELIMS PIERRE

10, faubourg Montmartre (Cœur de l'Auto). Succursale : 162, av. Malakoff (porte Maillot). resteront ouvertes Dimanche de Pâques toute la journée jusqu'à 17 heures. Celle de la cour de l'Auto ce soir samedi jusqu'à 22 heures. Costumes 17.50. Souliers 9.50. Maillots 3. — Catalog. gratuits.



NOUS AVONS AMATEURS pour plusieurs

HOTEL S PARTICULIERS

(Intermédiaires s'abstenir.)

MALLEVILLE, 51, boulevard Malesherbes, PARIS.

A LOUER - HOTEL DU GRAND-CERF

LYONS-LA-FORET (Eure)

14 chambres meublées. Ecuries. Garage. S'adresser sur place ou à M. Delaplace, 239, boulevard Pereire, Paris.

Autos rapides p^r tous voyages, excursions, etc. A vendre A torpédo 6 pl. 12 HP 1915. Poincet, Nogent-s.-Marne. T. 62.

SAISON 1916

VICHY

Ouverture le 1^{er} Mai

Pour tous renseignements, s'adresser au SYNDICAT D'INITIATIVE, à VICHY

Si vous voulez avoir le

Produit Pur, prenez

r'Aspirine

"Usines du Rhône"

LE TUBE DE 25 COMPRIMÉS... 3 fr. 80

LE CACHET DE 10 COMPRIMÉS... 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

Gare : 116, rue de Valenciennes, PARIS

Le géant : VICTOR LAVERGNE.

Imprimerie, 49, rue Cadet, Paris. — Votumard.

levé, avec la complicité des autorités militaires, serait assez fort pour supporter un voyage pénible en hiver, il l'emmènerait à Francfort.

Maintenant, il contemplait l'enfant avec satisfaction.

Ce n'est pas le fils de Karl, disait-il à Frau Mandel, mais, n'est-ce pas, il aurait pu l'être!

C'est dommage, répondit-elle, que ce soit tout à fait un petit Français!

Il recevra une bonne éducation allemande... et notre Kultur le transformera.

Gott mit uns! Dieu est avec nous! dit l'épouse.

Je voudrais déjà, conclut Mandel, qu'il soit à l'école, et qu'il apprenne à chanter Wir sind Preussen, nous sommes Prussiens!

Le réveil de Lison ne fut pas si terrible que le docteur Weiss l'avait redouté.

Elle dit simplement :

J'ai été malade... si malade...

Mais vous allez être guérie! fit le bon médecin.

Pourtant elle semblait profondément réfléchir. Elle réclamait une glace, et arrangea coquettement ses cheveux.

C'était la première fois qu'un tel souci venait la préoccuper, depuis le procès devant le tribunal militaire.

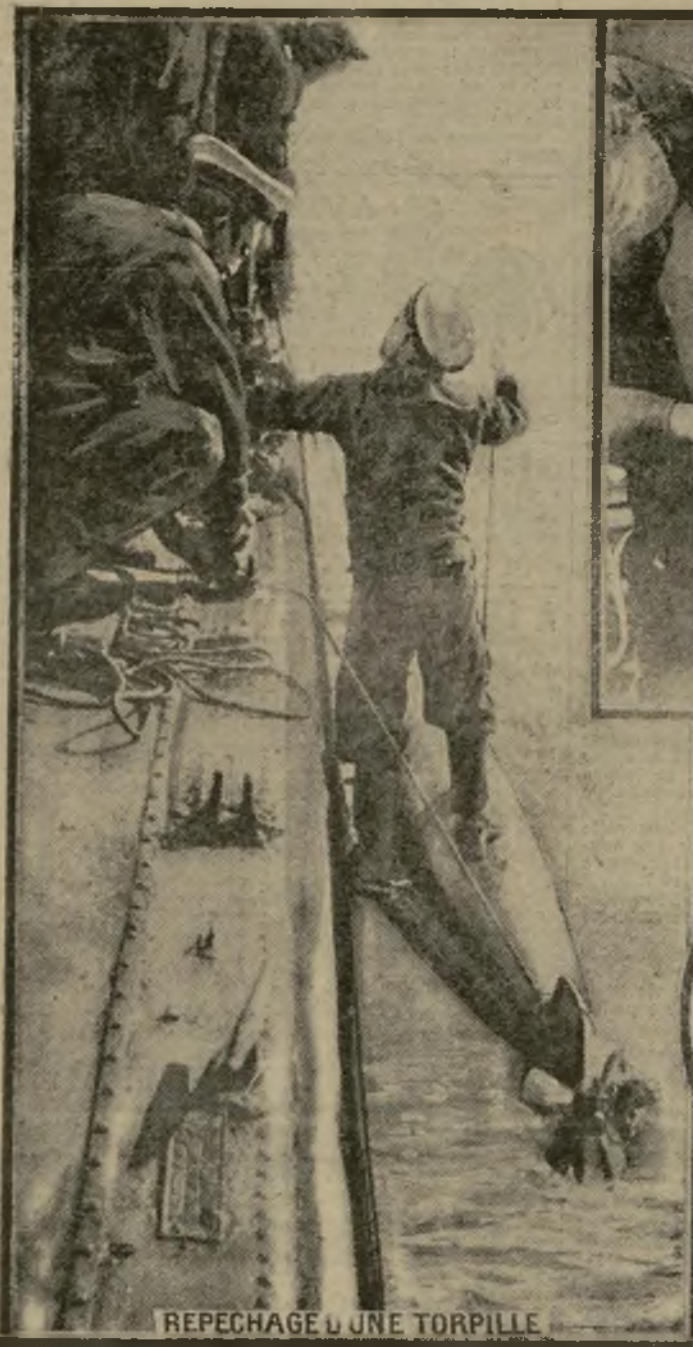
Elle voulut se lever, mais le docteur lui expliqua qu'elle devait rester couchée. Et elle se soumit volontiers.

Très las, à son âge, d'une nuit presque blanche, le docteur Weiss revint chez lui vers dix heures, et, après avoir pris une tasse de café au lait, il s'allongea sur un canapé pour se reposer un peu.

Mais le brave homme ne put dormir.

(A suivre.)

La lutte et les précautions contre la guerre sous-marine



REPECHAGE D'UNE TORPILLE



JEUNES PASSAGERS MUNIS DE CEINTURES DE SAUVETAGE



EXPLOSION D'UNE MINE

Certaines mines posées par l'ennemi flottent assez à fleur d'eau pour être vues de loin; on les fait exploser à coups de canon. — C'est jour de bonne pêche à bord quand on peut repêcher une torpille prise au filet. — Les petits enfants qui passent la Manche acceptent avec le sourire ou avec un empressement moindre la nécessité de porter la ceinture de sauvetage.

Prisonniers en marche vers l'ambulance



Les routes qui rayonnent du front vers l'arrière sont quotidiennement suivies par des détachements de ce genre, où l'on voit, acceptant leur sort avec parfois une satisfaction non dissimulée, des prisonniers allemands dont un grand nombre, détail curieux, sont blessés au bras.